
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01242539 3

Les Ecrivains Français
de la Belgique

Maurice Maeterlinck

Avec une Bibliographie, deux Heliogravures, neuf autres reproductions et un facsimili d'autographe

PAR
GERARD HARRY

BRUXELLES
H. CARRINGTON, Libraire-Éditeur
21, RUE D'ASSAUT, 21
1909

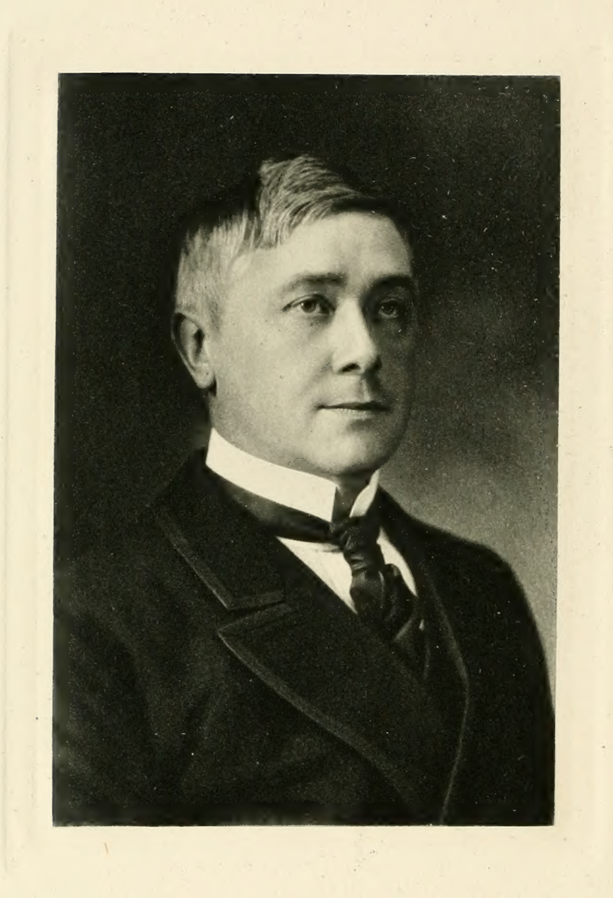
Paris
13, Faubourg Montmar

LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DE LA BELGIQUE.

PREMIÈRE SÉRIE
PREMIER VOLUME

MAURICE MAETERLINCK

Quarante et un exemplaires de cet ouvrage ont été tirés sur papier du Japon, dont onze pour les Collaborateurs et leurs Amis.



LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DE LA BELGIQUE

MAURICE MAETERLINCK

AVEC UNE BIBLIOGRAPHIE, DEUX HÉLIOGRAVURES, NEUF AUTRES REPRODUCTIONS ET UN FACSIMILÉ D'AUTOGRAPHE

PAR
GÉRARD HARRY

BRUXELLES
CHARLES CARRINGTON LIBRAIRE-ÉDITEUR
21, RUE D'ASSAUT, 21
13, FAUBOURG MONTMARTRE, PARIS
1909

MAURICE MAETERLINCK

A L'AGE DE 47 ANS

D'APRES UNE LITHOGRAPHIE ANGLAISE

LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DE LA BELGIQUE

MAURICE MAETERLINCK

AVEC UNE BIBLIOGRAPHIE, DEUX HELIOGRAVURES, NEUF AUTRES REPRODUCTIONS ET UN FACSIMILI D'AUTOGRAPHE

PAR

GERARD HARRY.

BRUXELLES
CHARLES CARRINGTON LIBRAIRE-EDITEUR
21, RUE D'ASSAUT, 21
13, FAUBOURG MONTMARTRE, PARIS
1909


LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO

NOTE DE L'ÉDITEUR.

En présentant cette monographie de Maurice Maeterlinck aux amateurs de belle littérature, je tiens à constater que l'idée de publier cette série d'opuscules m'a été inspirée par mon talentueux ami, M. Sander Pierron.

Un jour que nous rendions visite au Nestor des lettres belges, Camille Lemonnier, ce dernier nous montra une petite biographie illustrée écrite en langue allemande par Johannes Schlaf et publiée sous la haute direction de l'éminent critique, Georges Brandès.

Nous fûmes, M. Pierron et moi, frappés de l'élégance de ce petit volume. Mais j'en signalai quelques lacunes à mon ami, qui me dit : " Si vous pouvez mieux faire en français, Carrington vous le devriez. " Je saisis la balle au bond. J'acceptai, moyennant que mon ami me secondât en me désignant les biographes compétents. C'est ce que fit M. Pierron, de la meilleure grâce. J'accomplis un devoir en le remerciant ici du service qu'il a rendu ainsi aux lettres belges. Mon programme comporte toute une série de monographies consacrées — chacune dans un volume distinct — aux poètes et prosateurs vivants, dont voici la liste avec les noms de leurs biographes :

CAMILLE LEMONNIER	par	Maurice des Ombiaux
EMILE VERHAEREN	„	Iwan Gilkin
EDMOND PICARD	„	Robert van Malderghem
GEORGES EEKHOUD	„	Sander Pierron
ALBERT GIRAUD	„	Valère Gille.

A cette première série, nous espérons pouvoir en faire succéder périodiquement d'autres, où sera étudiée l'œuvre respective des prosateurs et poètes que voici :

Iwan Gilkin, Eugène Demolder, Van Lerberghe, Fernand Séverin, Maurice des Ombiaux, Louis Delattre, Blanche Rousseau, Henry Maubel, Leopold Courouble, Valère Gille, Marguerite Van de Wiele, Max Elskamp, Grégoire Le Roy, Sander Pierron, Théodore Hannon. Olivier-Georges et Jules Destrée, Hubert Krains, Edmond Glesener, George Garnir, Paul André, Georges Rency, Arthur Daxhelet, Hubert Stiernet, L. Dumont-Wilden, A. Goffin, F. de Croisset, Georges Virrès, André Ruyters, Frans Mahutte, Henry Carton de Wiart, James van Drunen, Emile Van Arenberg, H. Fierens-Gevaert, Henry Nizet, etc.

Chaque Monographie, de format *Charpentier*, traitant de la vie et l'œuvre du littérateur présenté, aura cent pages environ de texte.

L'illustration de ces volumes sera particulièrement soignée ; elle comprendra la reproduction de portraits de l'auteur analysé, des coins familiers de sa demeure, des spécimens d'autographes, ainsi que des tableaux, des dessins et des estampes inspirés par ses livres.

Ces Monographies seront mises en vente dans tous les pays de l'Europe française ; notre but en les publiant, est de souligner le merveilleux mouvement littéraire de la Belgique, qui a créé des Chefs d'œuvre dont on ne saurait assez proclamer la beauté originale.



MAURICE MAETERLINCK

"LA petite lueur qui tremble à l'horizon, on ne sait encore si c'est celle d'un lampion ou celle d'un astre." Ainsi, à peu chose près, parlait de Maeterlinck, à la fin de 1889, un des premiers critiques de la *Princesse Maleine*. Il n'avait pas été convaincu par le dithyrambe d'Octave Mirbeau, mage qui venait de saluer, en cette petite princesse " aux étranges cils blancs, " l'étoile bergère d'un poëtique Messie.

Précisément, les humbles débuts littéraires de Maeterlinck rappellent ceux de " l'enfant divin," dans l'obscure pauvreté d'une crèche rustique, avec cette différence que, moralement, ils furent bien plus

misérables. "La Princesse Maleine" naquit dans une étable, c'est-à-dire dans un atelier de quelques mètres carrés où Maeterlinck, avec l'aide d'un ami, l'imprima à vingt cinq exemplaires, sur une presse à bras dont lui-même tournait la roue. Mais les gros yeux du bœuf et de l'âne ne lui marquaient ni amour ni admiration. Leurs regards étaient indifférents ou hostiles.

Fils de notaire, et destiné par son éducation au barreau, Maeterlinck avait scandalisé de ses rêves la pratique et glaciale bourgeoisie de Gand. Toute la Belgique, en proie à la fièvre d'appétits matériels qui tourmente, d'abord, les nationalités adolescentes, était industrielle, industrieuse et résolument terre-à-terre. L'énigmatique poëte des *Serres chaudes*, le jeune dramaturge, à la fois, si inquiet et si audacieux, de la *Princesse Maleine*, le futur philosophe de *la Sagesse et la Destinée* et du *Temple enseveli* commencait dans une atmosphère rebelle à tout envol de la pensée....



M[me] GEORGETTE LEBLANC-MAETERLINCK

DANS LE RÔLE D'*Ygraine*, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. BERT, A PARIS.

Trois natures d'écrivains : Maurice Maeterlinck, Charles Van Lerberghe, Grégoire Le Roy, s'étaient mutuellement reconnues et clandestinement stimulées, dans un collège de Jésuites des bords de la Lys[1] pour se retrouver plus tard, en communion avec une quatrième — Emile Verhaeren — aux cours de l'Université locale. D'absolus dédains, et même de cruelles avanies, leur étaient réservés en cette cité de Flandre qu'ils devaient, pourtant, auréoler d'un renom de Bethlehem intel-

[1] Ils s'étaient cotisés pour un abonnement à la *Jeune Belgique* de Max Waller, la revue fraichement éclose qui sonnait, à coups de clairon agressifs et stridents, l'éveil de la littérature belge et dont ils dévoraient en cachette les pages, comme d'autres collégiens fument clandestinement leurs premières cigarettes. Maeterlinck adressa même, du collège, à la *Jeune Belgique*, sous le pseudonyme de "*Mater*" un premier petit poëme que Max Waller, ce chérubin de lettres, publia avec un commentaire menu et gouailleur. Date: 1883. Titre: *Les Joncs*, des triolets débutant ainsi :

La barque glissait doucement
En frôlant les ramures vertes :
Sur le ruisseau clair et dormant
La barque glissait doucement
Une brise amoureusement
Enflait les voiles entr'ouvertes.

lectuelle. Le poëte Charles Van Lerberghe, l'auteur des " Flaireurs, " ces sombres frères ainés de la *Princesse Maleine*, de *l'Intruse* et *des Aveugles*, a depuis écrit les pages dorées de la *Chanson d'Ève* [1] et de *Pan*: il est mort, néanmoins en 1908, désemparé, abattu, méconnu, jusqu'à la fin, de son réfractaire milieu natal. Grégoire Le Roy, auteur de *Mon cœur pleure d'autrefois*, découragé par l'incompréhension ambiante, a dû céder aux exigences vitales et s'est fait ingénieur-électricien. C'est l'André Chenier d'une guillotine sêche. [2] Quant au génie ardent d'Emile Verhaeren, il n'a eu raison des mêmes résistances

---

[1] Qui a en ces temps derniers, inspiré la musique de Gabriel Fauré, le successeur d'Ernest Reyer à l'Académie des Beaux-Arts.

[2] Ces lignes venaient d'être écrites, lorsque par l'influence de quelques amis et du Rev^d^ père Recteur du collège St. Michel, frère de M. Grégoire Le Roy, celui-ci obtenait un poste de bibliothécaire d'Académie qui l'arrachera peut-être tardivement à l'industrie électrique pour le rendre à la poésie. Mais il ressort d'une lettre à moi adressé par Grégoire Le Roy que les adversaires de sa candidature à ce poste lui reprochaient précisément, comme une tare, sa qualité de poëte. L'hostilité administrative ou industrielle aux lettres n'a donc pas encore désarmé, en ce qui le concerne.

réfrigérantes qu'après des ans, des ans d'héroïque obstination.

Que deviendrait Maeterlinck ?... Il lui fallut, d'abord, prouver son inaptitude à la profession juridique qu'on lui assignait. Il y réussit brillamment. Il perdit avec une triomphante facilité les premières causes qu'on lui confia et qui furent les dernières. A 27 ans, en 1889, sa carrière d'avocat était close déjà et l'autre s'ouvrait... Ce seul épisode justifierait la foi aux mystérieuses prédestinations qui circule à travers l'œuvre de ce grand penseur, depuis la *Princesse Maleine*, où tous les personnages semblent les jouets d'une fatalité inexorable, jusqu'à *l'Oiseau bleu*, où l'on voit les nouveaux nés arrivant au monde, comme les acteurs sur la scène, avec un rôle écrit d'avance d'un bout à l'autre : ce frêle bébé, chargé des outils de ses futures inventions, ce chérubin rose apportant, de ses limbes, l'appareil des crimes terrestres qui lui sont ordonnés. Quelle

qu'ait pu être la part personnelle de Maeterlinck dans la direction de sa vie, on ne peut douter que le destin lui eût interdit la toge. Il était pré-ordonné qu'il ne vaincrait pas, par soumission au vœu paternel, sa répugnance innée pour les lauriers de Ciceron, ou pour cette science du droit qui lui apparut à la fois comme un " cimetière romain et un moderne chantier de construction." Pour l'en empêcher, l'occulte puissance lui avait mis un bâillon sur la bouche. En son corps robuste et plantureux de Flamand à la Jordaens, elle avait logé une voix grêle et sourde qui devait vite renoncer, bon gré mal gré, à devenir une fontaine de paroles. Et dans son âme, elle avait installé les heureux défauts qui rendent un homme foncièrement impropre au bruit, à la publicité, à la verbosité du prétoire : une timidité presque farouche et une passion hautaine de la méditation solitaire. On a souvent narré, en Angleterre les rencontres de deux silencieux illustres :

l'historien Carlyle et le poëte lauréat Tennyson. Ils se faisaient vis-à-vis des heures entières, n'entrouvrant jamais la bouche que pour en retirer ou y remettre leurs pipes brûlantes. Leurs seuls regards échangeaient la confidence de leurs songes intérieurs. Quand ils se quittaient, leurs voix résonnaient pour la première fois.

— Quelle charmante soirée! disait l'une.

— Recommençons-la bientôt, répondait l'autre.

Maeterlinck s'est toujours apparenté à Carlyle et à Tennyson par le mutisme de son éloquence. Lorsqu'ayant dévêtu pour toujours l'insupportable robe de l'avocat bavard, il alla passer à Paris la saison littéraire d'où il devait rapporter ses *Serres chaudes* et le souvenir de sa collaboration à l'éphémère revue la *Pléiade*, son silence étonna, puis impressionna les poëtes parmi lesquels il se mouvait: Mikhael, Jean Ajalbert, Pierre Quillard, Villiers de l'Isle Adam, Stéphane Mallarmé : Ce furent,

un peu plus tard, en Belgique — chez Edmond Picard, notamment — de longues conversations aussi inarticulées, sous les flottantes vapeurs bleues du tabac. Et dans le vacarme sans cesse croissant de notre société trépidante, Maeterlinck surgit comme un contemplatif du moyen âge, profondément recueilli, les lèvres closes, l'esprit penché sur la beauté, la mélancolie ou l'horreur de spectacles invisibles pour la plupart des êtres et qui teintent constamment de leurs changeants reflets ses grands yeux limpides. Il a toujours su écouter autrui, à telles enseignes que ses idées — il l'a dit lui-même — subirent autrefois l'influence des propos fantastiques ou revoltés de l'auteur de *l'Ève future* et des *Contes cruels*. Et il a prêté l'oreille la plus attentive, par la lecture, à toute une lignée d'ancêtres ou de contemporains : aux mystiques Ruysbroeck l'Admirable, Novalis, Emerson, à preuve ses traductions et commentaires de leurs œuvres; aux roman-

tiques poëtes dramatiques du siècle d'Élizabeth, à preuve une adaptation de l'*Annabella* de Ford ; aux philosophes latins et grecs, comme aux modernes métaphysiciens allemands, à preuve, entre cent autres indices, son opposition des deux morales de Jésus et de Senèque, dans sa toute dernière œuvre : *Marie Madeleine.* [1] Mais à toute expression oratoire et à tout commerce avec les vivants, fussent-ils des lumières, il a toujours préféré la réflexion, le débat avec soi, l'isolement, c'est-à-dire la société des conjectures et des rèves qui peuple une imagination assez opulente pour se suffire à elle-même.

Pourquoi cette horreur de l'extériorisation par la parole, cette aversion pour les rassemblements, fussent-ils d'élite ? J'y démêle : — la crainte d'être trop différent de la plupart des hommes pour en être

[1] Représentée récemment pour la première fois, au Deutsches Théâtre de Berlin, en attendant sa publication et sa représentation en langue russe, française, etc...

compris ; le voluptueux sens de plénitude que la vision acquiert, devant les horizons libres aux altitudes infréquentées ; l'instinctif éloignement que la parade, l'ostentation de la frivole vie coutumière doit inspirer à qui explore trop profondément les abimes pour pouvoir prendre au sérieux les grouillements agités de la surface.

A toutes les étapes de l'existence de Maeterlinck s'aperçoit, sous toutes les formes, la même obstinée méfiance de la société, du protocole enchainant et des attroupements autour de sa personne. Regardez le jeune écrivain traçant ses premiers essais, de son écriture ferme et ronde, au milieu de reproductions d'œuvres de Burne-Jones, Odilon Redon, Georges Minne, dans l'exigü cabinet de travail de la villa familiale d'Oostacker, près de Gand. Quand il quitte la plume, c'est pour aller au jardin, soigner les abeilles qui lui inspireront plus tard un chef-d'œuvre d'observation patiente et de scientifique poësie, ou



Mme GEORGETTE LEBLANC-MAETERLINCK

DANS LE ROLE DE "*Joyzelle*"

pour fabriquer, au tour, des objets qui ne servent à rien qu'à le dispenser de conversations banales et stériles. S'il sort, il se dérobe aux contacts par la fuite en bicyclette au bord des grandes prairies désertes ou par de longues promenades en barque sur les " sombres canaux inflexibles" esquissés dans ses *Sept Princesses* ; ou, en hiver, par des fugues de patineur qui le mèneront, avec sa pensée, loin de toute intrusion... jusqu'en Hollande. Il se réveille un matin célèbre, de par le sonore article d'Octave Mirbeau sur la *Princesse Maleine*. En dépit d'une légende difficile à détruire, d'autres, avant l'écrivain français, ont en Belgique, signalé ce drame, nouveau comme une aurore. Dans la *Jeune Belgique*, notamment Iwan Gilkin l'a analysé le premier, avec une rare divination du jeune génie éclos, en le présentant comme " une œuvre importante qui marque une date dans l'histoire du théâtre contemporain. " Mais il a fallu le coup de tonnerre de Mirbeau et

sa répercussion dans le léthargique silence belge pour faire résonner inoubliablement le nom de Maeterlinck. Tout en trouvant l'éloge démesuré, celui-ci y puise une conscience de soi, une confiance en son art qu'il n'avait pas encore. Mais il s'effare, s'affole presque, de l'intérêt de "phénomène" qu'il excite dès lors et il écrit à un ami (j'ai sous les yeux l'original de cette lettre, datée du 4 octobre 1890) :

"Je t'en prie *en toute sincérité*, *en toute sincérité*, si tu peux empêcher les interviews dont tu me parles, pour l'amour de Dieu, empêche-les. Je commence à être affreusement las de tout ceci. Hier, pendant que je dinais, deux reporters du (*ici un nom de journal*) sont tombés dans mon potage. Je vais partir pour Londres, car je suis malade de ce qui m'arrive. Donc, si tu ne peux détourner les interviews, on interviewera ma servante."

Dans sa révolte contre le brouhaha qui s'élève autour de son nom, Maeterlinck devient injuste envers lui-même. Il qualifie sa première œuvre théâtrale de "Shakespeatrerie" et sa jeune renommée de "gloire à la Rollinat." C'est l'effroi du monde, de

son vacarme de ses grimaces protocolaires, de ses mondes éphémères et tyranniques, qui le saisit déjà.

A un ami qui l'invite à dîner, à Bruxelles, il répond :

A la condition que vous me receviez dans la plus absolue simplicité. Tout cérémonial m'épouvante. Je suis un paysan.

Quatre ou cinq ans se passent. Maeterlinck n'a encore rencontré en son milieu natal, d'autre encouragement que des manifestations de badauderie vaniteuse, ou, pis encore, d'insolentes hostilités officielles. [1] Il se déracine. Le voici à Paris. Ses beaux livres s'y succèdent. Sa notoriété s'y épanouit en gloire. Dans la capitale de l'intellectualité, si curieuse de toutes les originalités qu'elle abrite, et qu'elle a la

[1] Il avait songé à un modeste emploi public qui lui eut permis de poursuivre sa carrière d'écrivain, avec un minimum de préoccupations. On le lui refusa, *à raison même de ses premiers écrits*, et en des termes rappelant, dans une certaine mesure l'injure d'un " certain M. de Ribeaucourt " à l'adresse de Victor Hugo. C'était le temps où l'État belge refusait de décorer les écrivains, parce qu'ils n'étaient pas fonctionnaires et refusait d'en faire des fonctionnaires parce qu'ils étaient écrivains.

première saluées et sacrées, il trouve, des années durant, le moyen de se rendre inaccessible, invisible, sauf pour deux ou trois intimes. On le croirait dans une cellule de prison, tant il s'assure de liberté, c'est-à-dire d'incognito,[1] et il finit même par disparaître de Paris, sans qu'on s'en aperçoive tandis qu'on y met en scène et qu'on y acclame son théâtre : la version lyrique de *Pelleas et Mélisande*,[2] par De Bussy, ou *Ariane et Barbe Bleue*, musique de Dukas. L'atmosphère d'une grande ville, si peu qu'il en respire, lui est devenue intolérable. Et l'on apprend un jour qu'il est allé vivre avec la nature ou parmi des ruines ... l'hiver, désormais aux Quatre chemins, près de Grasse, dans un Paradis de

[1] Il habita successivement à cette époque la rue Raynouard, la rue Pergolèse, une maison de Passy dont Balzac avait été jadis locataire. Et quand les nécessités de ses publications l'appellent désormais à Paris, prend ses quartiers dans un coin écarté de la banlieue, — à Neuilly.

[2] *Pelleas et Mélisande* à inspiré également le musicien Fauré dont la partition a été exécutée successivement, au concert et au théâtre.

fleurs auxquelles il va arracher leurs secrets, après avoir dit si délicieusement ceux de leurs amantes : les abeilles ; l'été en la merveilleuse vieille abbaye normande de St. Wandrille, [1] évacuée par les Bénédictins depuis la loi sur les congrégations et dont un des murs vétustes, porte, gravé au couteau il y a trois siècles par un moine en extase, ce distique qui pourrait être la devise de Maeterlinck lui-même :

O beata solitudo
O sola beatitudo !..

La fortune lui est venue avec la renommée, car on lit désormais ses livres partout...

---

[1] L'auteur de la présente monographie à publié la description de ces deux résidences dans le *Petit Bleu* de Bruxelles, des 28 et 29 septembre 1907 et des 22, 23 et 24 mars 1908. Dans ces deux derniers numéros, il a donné aussi l'analyse de l'*Oiseau bleu*, la féerie dramatique qui n'allait pas tarder à être représentée avec un énorme succès à Moscou et qui n'a encore été représentée sur aucune scène de langue française.

Il convient de constater, à propos de l'abbaye de St. Wandrille, que Maeterlinck, la sauva du vandalisme, en l'acquérant au moment où elle allait tomber aux mains d'un syndicat industriel pour être convertie en fabrique de produits chimiques.

même en Belgique ; on les traduit dans toutes les langues ; l'Allemagne, la Russie, l'Amérique nous disputent la primeur de ses féeries ou de ses drames. Et sa richesse, il l'emploie à fuir de plus en plus la société, à s'envelopper plus que jamais de solitude et de rêve : dans le sommeil majestueux d'un monastère qui ne garde plus qu'une poussière d'anciens moines sous les dalles usées d'un cloître gothique ou bien parmi un océan de verdure et de calices muets — soupirants tout au plus.

Enfin sa patrie Belge, maintenant solide, prospère et ambitieuse d'un panache d'idéal à son bonnet de marchande enrichie, s'éprend du luxe de la littérature, s'aperçoit qu'elle en a une, cherche à réparer ses ostracismes d'antan, en acclamant ses poëtes et en réclamant surtout Maeterlinck pour lui faire fête et l'honorer autant qu'elle le pourra. Maeterlinck se refuse. Il résiste inébranlablement à toute tentative d'apothéose et en exprimant dans des

lettres privées, son aversion pour les manifestations tapageuses, s'étonne de voir telle autre illustration intellectuelle " y fourvoyer son génie."

Au plein été de ses jours, il est donc exactement ce qu'il était à sa première saison : immuable en sa volonté de voir la vie, de haut et de loin, sans en être vu.

O beata solitudo !

* * *

Ai-je insisté trop longuement sur cette native et inflexible disposition d'ermite ? C'est qu'elle est comme la clef qui livre l'accès de l'homme et de son œuvre. Volontairement hors du monde, une pareille intelligence devait fatalement s'épanouir hors de son siècle, au-dessus de son temps. Comment les spectacles et la cacophonie de l'actualité l'absorberaient-ils? Des altitudes où il s'exile, son œil embrasse toute la perspective des âges passés, pré-

sents, futurs. Et la foule contemporaine apparait, à ses pieds, comme une toute petite fourmillière au fond d'une immense et lointaine vallée ; et l'heure sonne à son oreille comme une des innombrables vagues qui naissent, palpitent et se dissolvent sans trève dans l'éternité de l'océan. En réalité, presqu'aucun de ses livres ne porte l'empreinte de son époque, d'une époque. Presque tous auraient pu être pensés et écrits il y a mille ans écoulés et pourraient sans doute l'être dans des milliers d'ans à venir.

Non pas que j'en veuille faire un Dieu qui n'aurait jamais foulé notre sol ; ou un égotiste qu'auraient rendu indifférent et étranger à la vie courante son tourment de l'endeça et de l'au-delà, sa fréquentation des souterrains et des nuées.

Nous avons vu tout-à-l'heure un Maeterlinck très humain, solidement musclé, fort en chair, développant son animalité par des occupations manuelles ou des sports. De par la loi, il fit partie autrefois, de la

garde civique de Gand et voici, de lui, le début d'une lettre de ce temps-là, motivée par des questions littéraires.

" Ton épitre est arrivée chez moi cette après-midi, tandis que j'étais à la campagne à mettre mes abeilles en quartier d'hiver. Je suis rentré fort tard et comme j'ai inspection d'armes demain matin, je dois encore nettoyer mon fusil de garde-civique qui est affreusement rouillé."[1]

Or, croyez bien que Maeterlinck " astiqua " son fusil avec autant de vigueur et de soin que les plus pratiques gaillards de la bourgeoisie gantoise. Dans son *Double Jardin*, il disserte sur l'automobile " cheval fabuleux, " non seulement en poëte et en philosophe mais en mécanicien admirablement averti, en chauffeur complétement exercé. Il y parle aussi de l'éducation des chiens et de choses aussi terrestres et momentanées que le suffrage universel et les jeux de roulette et de trente et quarante. Sa " *Vie des abeilles* " dont le

[1] Lettre à Grégoire Le Roy.

lyrisme descriptif s'élève, par endroits à des hauteurs aussi éblouissantes que le vol nuptial de la reine des ruches et de ses amants, à des hauteurs que ni Lucrèce ni Virgile ne dépassèrent, témoigne, pourtant, à chaque page, d'une minutie d'observation et d'un souci de précision naturaliste dignes d'un Buffon ou d'un Lubbock, extraordinairement rares chez les penseurs adonnés aux généralisations sublimes. Il a dit lui-même quelque part qu'à l'époque où sa famille le vouait au droit, il inclinait vers la médecine ou toute autre science exacte. Son exposé des procédés d'élaboration des parfums dans l'*Intelligence des Fleurs* pourrait être, — au prestigieux style près, — d'un chimiste ou d'un fabricant d'extraits de jasmin et de violette. Et voici un trait inédit qui met en plaisant relief sa passion de l'exactitude dans les moindres détails. Le savoureux " peintre par la plume " Eugène Demolder [1] lui avait adressé le tout

[1] L'auteur de la *Route d'Émeraude*, mise en vers et à la scène par Jean Richepin.

premier exemplaire de son *Jardinier de la Pompadour*. Le lendemain, l'auteur de l'*Intelligence des fleurs* accourt, à la vitesse maxima de son automobile, à la Demi Lune, à Essonnes, dans Seine et Oise, où Demolder a écrit ce charmant et odorant roman Louis XV, parmi les rosiers géants, les " torches de parfum " plantées là par son défunt beau-père, Félicien Rops. Maeterlinck est ému, troublé. On dirait qu'un grand malheur l'amène. Quoi ?.. Il a découvert, dans l'œuvre de son ami, un anachronisme. Dans la foule des fleurs qui y défilent, en cortège de couleurs et d'arômes, Demolder, si consciencieux et si documenté cependant, a compris le dahlia. Or, le dahlia était inconnu encore sous le règne de la Pompadour ou plutôt de Louis-le-trop aimant... Quel désastre !.. Et Maeterlinck d'engager l'auteur à détruire immédiatement toute l'édition du roman maculée de cette petite tache et à en faire imprimer une autre !.. Il n'y eut certes pas manqué, à sa place...

En vérité, un esprit très positif, apte à comprendre, vérifier, et définir les réalités les plus concrètes, double ce cerveau plein de songes. Par la lucidité de son style et la force ou l'éclat de ses images, il sait presque toujours matérialiser, rendre en quelque sorte, palpables, ses plus pures abstractions. Et je crois pouvoir répéter ici ce que j'ai écrit ailleurs : qu'il sculpte ses rèves dans le marbre et coule des nuages en bronze. Comment, dès l'apparition de la *Princesse Maleine*, ne devina-t-on pas chez l'auteur de ce " cauchemar dialogué " l'étoffe du dramaturge qui écrirait un jour des œuvres aussi scéniques, aussi appropriées à l'entendement des foules, que *Monna Vanna* ? On n'y aperçut que le dessein, habilement exécuté, de provoquer " un frisson nouveau " par des procédés trop étranges, des effets trop puérils, pour s'adapter à autre chose qu'au théâtre de marionnettes modestement rêvé pour elles par le génial gantois. Et pourtant les dons

d'un écrivain de théâtre capable, s'il voulait, du plus vigoureux réalisme, y crevaient les yeux. Ces demi-mots d'épouvante, ces sous-entendus inquiétants, ces pressentiments murmurés, sont la vie même. C'est ainsi, à coup sûr, qu'on a tressailli et chuchotté de nos jours, autour du sombre mystère qui a dénoué les destins de l'archiduc Rodolphe, de la baronne Vescera, de la princesse Stéphanie, dans la tragique forêt de Meyerling ; ce n'est pas autrement qu'allaient, que venaient des ombres sinistres, échangeant de haletantes confidences et de fiévreuses exclamations, dans la fameuse nuit du Konak, dont les ténèbres allaient se rougir du sang d'Alexandre et de Draga et engloutir à jamais une dynastie. Ce qui différencie profondément Maeterlinck de Shakespeare, auquel on a voulu si singulièrement l'apparenter, à propos de la *Princesse Maleine*, c'est qu'aux personnages que le divin Will conduit au milieu des catastrophes et des crimes, il

prête ses propres facultés d'analyse psychologique, les commentaires de sa philosophie, dans le flux d'une éloquence dont il est lui-même l'intarissable source. Bien souvent, — j'ose l'affirmer, au risque de faire crier au paradoxe — ce sont les créatures shakespeariennes qui semblent de sublimes marionnettes; car une seule pensée et une seule voix, qui n'est pas la leur, les anime presque toutes : la pensée débordante de leur créateur, la voix de son pléthorique génie. Tandis que, dans l'œuvre initiale de Maeterlinck, les victimes ou les instruments de la fatalité sont des types personnels : de duplicité, comme l'infâme et l'hypocrite Reine de Jutland ; de candeur et d'instinct, comme Maleine, son fiancé, sa nourrice ou le petit Allan. L'auteur leur laisse le langage de leur condition, de leur âge, de leurs passions, de leurs émois, sans s'interposer. Ils ne disent que juste ce qu'il faut dire et exactement ce qu'ils diraient, si vous les sup-

posiez de chair et d'os devant des événements authentiques. Et jamais peut-être auteur ne se montra aussi complètement en possession de la faculté synthétique — essence du théâtre normal — que Maeterlinck en cette *Princesse Maleine*, si souvent présentée cependant, par de superficiels critiques, comme un double défi au bon sens et à la convention dramatique. A titre d'épreuve, il suffit de suivre, de tout près et sans parti pris, le vieux roi Hjalmar à travers ses angoisses, ses hésitations, ses révoltes, ses remords, ses emportements, ses divagations de vieillard, entrainé aux scélérates complicités par un sénile amour contre lequel se débattent sa conscience et ce qui lui reste de raison. Toute la somptueuse rhétorique des discours par où s'épanchent les fureurs et les désespoirs du roi Lear en disent moins sur son caractère et son trouble intérieur et le disent d'une façon peut-être moins saisissante, que les phrases brèves, les interjections affolées

qui traduisent chaque convulsion de l'âme du vieux Hjalmar, à la manière des éclairs successifs qui fouillent et illuminent tous les points d'un horizon nocturne. Ce qu'on pourrait presque reprocher à Maeterlinck, c'est, plutôt que de l'artificiel et du surnaturel, une fidélité excessive, presque phonographique ou photographique, à la voix de la nature, et à la brutalité de la vérité nue. Jamais coupable, doublement torturé par la crainte qu'on ne découvre son forfait et l'impatient espoir de voir divulguer ce secret qui l'étouffe, ne se comporta ni ne s'exprima autrement que "le roi d'une partie de la Hollande" après la strangulation de Maleine. On se gaussa, à l'origine, des derniers mots du drame, surtout de cette question de Hjalmar à la nourrice. "Y aura-t-il de la salade à déjeuner ?" Je demande par quelle autre espèce d'effusion le plus exigeant amateur de "tranches de vie" aurait pu vouloir que se trahît l'effondrement définitif d'un cerveau hébété



Mme GEORGETTE LEBLANC

DANS LE RÔLE DE *Monna Vanna* D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. PAUL BERGER A PARIS.

de septuagénaire, autour duquel tout vient de sombrer dans la haine, le sang et la mort ?...

Comme complément de cette monographie, je reproduis plus loin le *Massacre des Innocents*, la première page de prose de Maeterlinck qui fut jamais imprimée et qui est devenue à peu près introuvable, ayant vu le jour, en 1886, sous la signature de *Mooris* Maeterlinck, dans la *Pleïade*, la revue fondée par lui, Grégoire Le Roy et quelques jeunes révolutionnaires français de la littérature et qui ne parut que six fois, après avoir compté en tout 18 abonnés. C'est Grégoire Le Roy qui en lut le manuscrit à un petit cénacle parisien, aussitôt pris d'un tel enthousiasme qu'il en décida, séance tenante, la publication dans la *Pleïade*, non encore née.[1] Voyez cette

[1] *Le Massacre des Innocents* parut en tête de la troisième livraison de cette revue, précédant des vers de Jean Ajalbert, Ed. Bailly, P. Quillard, une étude de Rodolphe Darzens sur Villiers de l'Isle-Adam etc. Parut plus tard à Bruxelles une autre *Pleïade*, où Maeterlinck publia sa première page de critique, consacrée à la *Damnation de l'artiste*, du puissant et profond poëte Iwan Gilkin.

curieuse et délicieusement naïve interprétation flamande, “ à la Pierre Breughel, ” de la légende Evangélique. Sous la plume du débutant écrivain, encore plus que sous le pinceau du vieux maître flamand le mythe Hérodien est devenu une réalité, ou, tout au moins, une criante vraisemblance, à force de minutie descriptive, de traits de nature entrevus, détail par détail, et scrupuleusement rendus. A un récit purement imaginatif, on a rarement donné un tel corps, imprimé tant de mouvement, insufflé une si grouillante vie.

Donc, chez cet ascète de la pensée il y a un solide et très-moderne athlète ; chez ce mystique ingénu, un savant appliqué et lucide ; chez cet explorateur des catacombes de l'âme, chez cet amant des énigmes supra-terrestres, un observateur aigü et l'interprète le plus précis,— s'il veut — de l'humanité présente et visible. Il a la double et antinomique faculté de se mouvoir à l'aise dans la nue et, à sa fantaisie,

dans la rue. Et plus il vivra, sans doute, plus on aura l'occasion de s'en rendre compte. Ce que je veux dire, en situant sa mentalité hors des régions normales, dans les gouffres ou sur les cîmes où quelques-uns espèrent rencontrer l'Inconnu et lui arracher son masque, c'est qu'il s'y tient de préférence et presque constamment, parce qu'ils sont l'élément véritable de sa nature. Nous traversons tous la vie comme des gens qu'on aurait conduits les yeux bandés jusqu'à un train de chemin de fer, où on les aurait enfermés, sans leur faire connaître leur destination, mais en les assurant simplement que le voyage sera court. Mais tandis que beaucoup d'entre nous s'absorbent, l'œil aux vitres, dans le spectacle des contrées parcourues, beaucoup d'autres se préoccupent uniquement de leur confort ou de leur amusement durant l'étape : buvant, mangeant, parlant, jurant, chantant, dormant. Et quelques-uns seulement, qui se tiennent à l'écart,

abimés dans leurs réfléxions, ne scrutent de temps en temps l'espace que pour s'efforcer de deviner d'où ils viennent et où les mènera cette brève course à toute vapeur. Maeterlinck est de ceux-ci. S'il dévisage et interroge, avec une curiosité parfois ardente et du regard le plus pénétrant, les choses qui défilent sur son passage, ce n'est pas comme des choses importantes en soi — elles ne sont pour lui, qu'apparitions brusques et apparences fuyantes, — mais simplement comme des indices, des symptômes, des points de repère, des pistes, susceptibles d'aider à la solution de ce problème angoissant et capital. " Quel mystère avons nous laissé derrière nous ? Dans quel mystère entrerons-nous au bout de ce voyage d'un jour ? " L'immédiat, qui ne représente qu'un infinitésimal fragment de la durée et de l'étendue, ne l'intéresse que par ses rapports possibles avec elles. Il le décrit et le définit supérieurement, quand cela lui semble en valoir la peine, parce-

qu'il est doué d'une supérieure puissance de vision et de supérieurs moyens d'expression. Mais sa pensée voyage presque toujours ailleurs, à une distance incalculable de la voie ferrée et de son horizon.

*
* *

Quand on s'est bien rendu compte, de cette posture spirituelle, on peut mesurer l'erreur parfois intéressée, ou sont tombés certains biographes qui lui ont prêté telle ou telle croyance religieuse ou l'ont rattaché à telle ou telle école de philosophes. Par exemple, après sa traduction commentée des " Noces spirituelles de Ruysbroeck " une étude fut publiée à son sujet où l'on saluait en lui la réalisation vivante de cette prophétie de Barbey d'Aurevilly. " Le prochain grand poète sera un homme de Foi ". Et on précisait. Maeterlinck allait être le continuateur de Ruysbroeck l'Admirable, " obéissant serviteur du Christ,

membre vivace de la Sainte Eglise," c'est-à-dire de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Sans doute, l'auteur de cet horoscope avait pour excuse une brève profession de foi échappée à Maeterlinck lui-même à la fin d'une préface et, du reste, réitérée un peu plus tard dans le "*Trésor des Humbles*" avant d'être implicitement mais clairement répudiée dans l'introduction de son "Théâtre," dans *La Sagesse et la Destinée*, ailleurs encore. Mais aujourd'hui qu'on est renseigné, par une œuvre abondante et magnifique, sur la qualité de l'esprit de Maeterlinck on reconnaîtra l'absurdité de l'étiquette catholique ou de toute autre étiquette apposée sur la conscience d'un aussi objectif penseur. Pour celui qui va à travers l'immensité du temps et de l'espace, en quête des vérités cachées au plus profond et au plus lointain du monde psychique, quelle valeur convaincante peut avoir l'une ou l'autre des cent religions différentes, tel ou tel des mille dogmes rivaux, qui se

succèdent ou coïncident en se disputant l'approbation des hommes, suivant les besoins du milieu, les préjugés de l'époque, la mode d'un moment ? C'est comme si, pendant le voyage métaphorique dont je parlais tout à l'heure, le voyageur désorienté qui entrevoit tour à tour, des flêches gothiques, des coupoles d'église byzantine, des silhouettes de temples protestants ou de synagogues, ou des pyramides de pagode, décidait entre elles et s'écriait: "Voilà quelle est certainement l'architecture de tout le globe et celle qui convient à toutes les latitudes". S'il est comme Maeterlinck, le chercheur consciencieux et patient, en proie à toutes les anxiétés de la conjecture sincère, il cessera, après les premières heures du trajet, de déduire quoique ce soit de tant de formes disparates, sinon que l'humanité est divisée en une quantité de fractions qui ne sont pas parvenues, elles-mêmes, après des siècles et des siècles d'efforts et de controverse, à se mettre

d'accord sur un type unique de sanctuaire où loger un grand rève commun. En d'autres mots, une intellectualité telle que celle de Maeterlinck ne pouvait s'arrêter qu'un instant — à ses premiers pas — devant telle ou telle des religions innombrables édifiées par nos superstitieuses ignorances sur nos complaisants désirs. En admettant qu'elle s'attardât devant le principe tout nu de quelque grand principe occulte elle devait fatalement aboutir au quasi-panthéisme Spinozien qu'elle parait tendre à exprimer aujourd'hui. Mais encore, est-ce là son dernier mot ?.. La bonne foi même de cet esprit indépendant l'autoriserait à toute abjuration ou à toute conversion. Quand ce moissonneur infatigable du champ des hypothèses aura terminé sa moisson, qui peut dire quelle formule philosophique ou morale se dégagera du total de ses découvertes ou de ses impressions, ou si même il s'en dégagera une ?.. Il n'affirme ni ne systématise. Il creuse le

Moi aussi, mon cher ami.
Je me suis surpris à
songer, avec des regrets
où se mêlait toute
la douceur des bons
souvenirs, aux heures
fraternelles que j'ai
passées plus d'une fois
sous votre toit. — Voilà
combien d'années que
nous ne nous sommes
vus? — Malheureusement je
suis bien rarement
en Belgique depuis deux
ou trois ans. — Me voilà
à peu près définitivement
installé à Paris, où
je me suis parfaitement

LETTRE AUTOGRAPHE DE MA

acclimaté dans un coin
d'obscurité et provincial.
Mais je compte bien,
le mois prochain, revenir
faire un séjour de quelques
semaines dans ma bonne
ville de Gand, et ne pas
laisser échapper l'occasion
de vous serrer la main,
et de me retremper quelques
moments dans la bonne
atmosphère de travail,
de sécurité et de paix
qu'on respirait chez vous.

Veuillez me rappeler au
bienveillant souvenir de
Madame Varez et lui
présenter mes plus respectueux
hommages. et croyez-
moi, cher ami, votre bien

RLINCK (écrite en 1898.)

sous-sol, il questionne les étoiles; il avance parmi les incertitudes et les contradictions sans nombre des choses, sans rien trancher doctrinalement, en donnant simplement pour ce qu'elles sont ses interprétations merveilleuses, qui varient avec les changeantes et sibyllines réponses des oracles consultés. Si les limites de cette monographie s'y prêtaient, de copieuses citations viendraient montrer à l'évidence que Maeterlinck est possédé du véritable esprit scientifique : celui qui ne cherche pas orgueilleusement, comme les religions traditionnelles, à se créer un renom d'inflexibilité et d'infaillibilité, en certifiant l'incertain et en s'évertuant à ajuster les faits ou les semblants de faits à des théories, mais qui constate les incertitudes et contraint loyalement les théories à plier avec humilité devant les phénomènes qui les démentent ou les ébranlent. Et voilà pourquoi tant de biographes, incapables de déterminer les frontières d'une pensée aussi

souple et aussi large que la sienne en font la fille et disciple de tant de philosophes ou de métaphysiciens différents. Quel descendant des croisés peut-il se flatter d'une généalogie aussi nombreuse et variée que celle que l'on prête à l'auteur de la *Sagesse et la Destinée* et du *Temple enseveli*? Si en littérature, on lui a trouvé, tour à tour, des ressemblances de famille avec Marlowe, Webster, Shakespeare, Edgar Poe, Baudelaire, Jules Laforgue, Ibsen, dans le domaine du transcendentalisme on l'a affilié successivement à Plotin, à Ruysbroeck, à Mme Guyon, à Emerson, à Fenelon, à Swedenborg, à Novalis, à Carlyle, à Goethe et Schopenhauer ; les experts en parchemins spirituels lui ont découvert des liens avec l'admirable stoïcien Marc Aurèle, et on fait assez couramment de lui le descendant d'illustres pré-Chrétiens : de Socrate et de Platon, entre autres, en attendant que se revèle à des yeux perspicaces son cousinage avec les auteurs du Rig

Veda, distants de nous de quarante ou cinquante siècles.

Il ne disconviendrait pas lui-même qu'il doit quelque chose de sa formation première à tous ces précurseurs et à bien d'autres. La loi d'atavisme est ridiculement bornée dans ses prétentions actuelles. Un homme d'esprit l'a définie ainsi. "L'art d'endosser tous nos méfaits à nos grands parents." Les enfants de Ugolin sont bien vengés !.. Chacun dévore aujourd'hui son père pour le bon renom de son fils.... Il faudrait être plus juste et reconnaître que, en sus de leurs biens materiels, nos ascendants nous lèguent tout : leurs qualités avec leurs défauts, leurs connaissances avec leurs erreurs, leur beauté avec leurs imperfections et que si la plus belle partie de l'héritage demeure parfois inapparente, c'est que les héritiers l'ont gaspillée. Allons plus loin encore et proclamons que, loin d'être une simple affaire de consanguinité, l'hérédité est d'application universelle, dans

la sphère des idées et des émotions; c'est-à-dire que chaque individu bénéficie ou pâtit, à des degrés divers, de la sensibilité, de l'expérience, des vertus ou des tares de tous les milliards d'individus qui l'ont précédé.

"Il n'y a pas un geste, une pensée, un pêché, une larme ou un atôme de conscience acquise qui se perde dans les profondeurs de la terre; au plus insignifiant de nos actes, nos ancêtres se lèvent, non pas dans leurs tombeaux, où ils ne bougent plus, mais au fond de nous-mêmes, où ils vivent toujours."

Ainsi parle Maeterlinck en personne, dans la préface de son "Théâtre." Il dit ailleurs, en des termes que je n'ai plus exactement à la mémoire, que le plus illettré des paysans d'aujourd'hui peut subir, sans le savoir, l'influence des plus anciens et des plus doctes penseurs et penser comme eux, l'air spirituel que nous respirons tous étant fait de toutes les haleines de l'esprit humain, depuis les premiers de ses soupirs. A plus forte

raison le passé a-t-il servi à impressionner le cerveau, à guider l'âme d'un studieux dont les lectures l'ont conduit aux sources mêmes des plus hautes spéculations, et l'ont fait vivre en quelque sorte, côte à côte, sous les mêmes lampes, avec tous les mystiques et les philosophes dont on le prétend légataire. Dans sa soif de savoir et de comprendre, Maeterlinck a eu la patience de déchiffrer le vieux flamand que parlait Ruysbroeck au XIVe siècle et l'idiome éteint dont Chaucer, en Angleterre, se servait à peu près dans le même temps. Il a surmonté les rebutantes difficultés de la langue de Plotin et de ses traductions brumeuses. Aucune hiéroglyphe, qui voulût lui barrer la route vers la lumière n'y réussirait. Plus que personne, il est donc imbu d'ancestralité. Et on ne se trompe pas trop, après tout, quand on signale tel trait candide ou superstitieux de sa physionomie qui rappelle les primitifs du quiétisme ; tels accents de sagesse où semble

se répercuter la voix grave et sereine des antiques stoïciens ; telles intonations, inquiètes ou joyeuses, où frémissent, tour-à-tour, l'écho des philosophies révoltées contre toute tradition et celui des plus hardis optimismes. Mais où l'on s'abuse, je crois, c'est au moment, où dans une vaine manie de classification, l'on enferme dans un système définitif, l'on emprisonne parmi telle caste idéologique, cet esprit dont la probité même lui a interdit jusqu'à présent toute conclusion irrévocable et lui donnerait le courage de toutes les évolutions. Aucune doctrine immuable ne se dégage encore de l'œuvre de Maeterlinck : " Ne faisons pas de lois avec quelques débris ramassés dant la nuit qui entoure nos pensées." C'est lui qui parle ainsi par la bouche de Merlin, dans *Joyzelle.* Edison du monde immatériel, constamment en marche vers des clartés nouvelles où et quand s'arrêtera-t-il ?.. Il l'ignore sans doute lui-même. Tout ce qu'on peut affirmer

sûrement, c'est que la sombre et un peu étroite conception qui fut celle de sa jeunesse et, qui résonnait en ses premières œuvres comme des plaintes nostalgiques, ou comme des claquements de dents, à l'entrée de la noire caverne des problèmes surhumains, [1] s'est éclaircie comme tous les regards familiarisés peu à peu avec l'obscurité la plus épaisse. Si les certitudes formulées par les églises n'ont duré

[1] Relisez, notamment, les *Serres Chaudes* ou je prends, au hasard, à titre d'exemple, ces stances intitulées "Désirs d'hivers."

Je pleure les lèvres fanées
Où les baisers ne sont pas nés
Et les désirs abandonnés
Sous les tristesses moissonnées

Toujours la pluie à l'horizon !
Toujours la neige sur les grèves !
Tandis qu'au seuil clos de nos rêves,
Des loups couchés sur le gazon,

Observent en mon âme lasse,
Les yeux ternis dans le passé,
Tout le sang autrefois versé
Des agneaux mourant sur la glace.

Seule la lune éclaire enfin
De sa tristesse monotone,
Où gèle l'herbe de l'automne,
Mes désirs malades de faim

chez lui que le temps qu'il faut à une grande intelligence pour désapprendre ce qu'on lui a appris à la "nursery" ou au collège des Jésuites, les doutes qui ont suivi ont perdu presque toute leur amertume. Les hommes ne lui apparaissent plus comme de pauvres bouchons sur la vague ou comme "de précaires et fortuites lueurs abandonnées, sans dessein appréciable, à tous les souffles d'une nuit indifférente." Il incline à concéder aujourd'hui une part de notre destin à notre volonté ; l'invincible puissance occulte qu'il voyait partout, joue désormais un rôle moins dominant et moins féroce dans nos existences ; ou du moins il se peut qu'on la mâte, et il est bon, dans tous les cas, de ne pas s'y résigner et s'y soumettre "parceque ce qui fait sa force c'est peut-être que nous nous soyons laissé hypnotiser par elle." Cette espèce de rétractation du fatalisme, il l'a faite lui-même dans la préface de son "*Théâtre*." Et quand même il ne l'eut pas faite, la



"Le poete sa femme et l'ane a St. Wandrille"
d'après une carte-postale récente.

distance qu'il y a entre la lamentable et passive petite Maleine ou les inertes "Sept princesses" et la fière, agissante, et parfois impérieuse Monna Vanna, sans parler de l'héroïne d'Ariane et Barbe bleue, l'impliquerait suffisamment.[1] Elle fait mesurer tout le chemin parcouru par la méditation et l'observation de Maeterlinck et tout le chemin qu'elles sont capables de parcourir encore. Amplifiée, élargie chaque jour, comme le style où elle s'inscrit, cette pensée infatigable déborde de plus en plus le rudimentaire concept qui nous présente la vie comme un simple rève entre deux sommeils infinis, et elle caresse de plus en plus l'espoir d'entrevoir d'autres horizons derrière le double néant qui *a l'air* de borner le berceau et la tombe. Elle n'affirme rien, elle est susceptible de retours sur elle-même, vers les hypothèses désolantes,

[1] Madame Georgette Leblanc-Maeterlinck a noté de façon parfaite cette transformation des héroines du grand écrivain, en des conférences qui mériteraient la publication.

à preuve le passage de l'*Oiseau bleu*, auquel j'ai fait allusion au début de ces pages. Mais elle cherche à affermir ses conjectures les plus lumineuses et elle est aidée, dans cet effort vers l'optimisme, par un amour réel de notre pauvre, perplexe, et aveugle espèce, par le désir qu'éprouvent quelques-uns, non seulement pour eux-mêmes mais pour tous, de pouvoir faire luire des perspectives heureuses aux yeux las de ténèbres hermétiques et de mystères angoissants.

Il est possible, comme on l'a dit, que l'imagination de Maeterlinck ait été " colorée " ainsi " d'une aurore nouvelle, par un grand bonheur de la vie privée." L'homme ne serait plus un homme à qui tout pourrait personnellement advenir de délectable ou de déplorable sans que s'en ressentît son optique. Les plus simples d'entre ceux qui ont chanté l'amour de la façon la plus banale ont traduit une règle qui ne souffre pas d'exception, en disant qu'il pare tout

" d'un éclat tout nouveau," aux yeux des couples qu'il unit. Voilà, il est vrai, quand on le transporte dans une étude biographique, un sujet si intime que je m'interdirais même de l'effleurer, s'il était permis, devant une individualité telle que Maeterlinck, de négliger un des éléments qui ont pu concourir à son orientation spirituelle. La vérité est que " l'élue que le sort nous réserve à tous" et qui entra un jour dans l'existence de Maeterlinck pour se fondre avec elle, — j'ai nommé l'admirable artiste Georgette Leblanc — a pu certainement collaborer au changement d'itinéraire de sa pensée. " C'est, " écrit lui-même l'auteur du *Trésor des Humbles*, dans un essai sur les Femmes," c'est près d'elles surtout que l'on a par moments en passant, un clair pressentiment d'une vie qui ne semble pas toujours parallèle à la vie apparente. " Et plus loin : " Qui sait si l'homme qui n'a pas reposé sur le cœur d'une femme aura jamais le sentiment exact de l'avenir ? "

Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck ne devait pas seulement parer, de l'élément le plus décoratif, la vie, l'atmosphère de Maeterlinck, ainsi qu'en témoignant les photographies de l'abbaye de St. Wandrille et des Quatre Chemins, encadrant leurs hôtes: l'élue du grand penseur devait vraisemblablement agir sur son impressionnabilité, puisqu'elle est elle-même une intelligence capable de donner, en échange de ce qu'elle reçoit, tout ce que peut donner à un mâle esprit d'élite, l'esprit d'une femme assez douée pour arriver jusqu'à lui, lui parler, le comprendre et interpréter ses créations — Mélisande, Ariane, Joyzelle, Monna Vanna, — si génialement, en si inspirée prêtresse de son art, qu'il peut finir par les croire, ensuite, copiées sur elle,au lieu d'être par elle incarnées.[1] Mais qui évaluera exac-

[1] Les portraits accompagnant ce texte montrent Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck dans quelques-uns de ces rôles. Ils font apparaître l'intensité et la variété d'expression d'une physionomie où chante toute la gamme des sensations exprimées dans l'œuvre de l'auteur : l'indicible effroi, l'extase mystique, le défi souriant, la résolution farouche, la débordante joie d'enfant...

tement le rôle joué par telle conscience ou telle circonstance dans le délicat labeur d'un cerveau et d'une âme perpétuellement aux prises avec les secrets de l'Infini, de l'Intangible, de ce que l'écrivain a appelé lui-même " l'Incogitable " ! Et puis qu'importe, à des fractions près, la somme plus ou moins élevée de gratitude que nous devions à la femme qui, en associant sa vie à celle d'un poëte ou d'un philosophe, a contribué, par sa grâce et son apport de sensibilité, à son bonheur, à sa sérénité et par conséquent, aux directions que prend son œuvre ! Il suffit ici d'une simple constatation. Maeterlinck regarde désormais, avec des yeux infiniment moins désespérés et même moins craintifs, l'éternel problème de notre être, de ses antécédents, de sa destination. Que ce soit là, en tout ou en partie, le labeur prémédité ou inconscient d'une fée humaine, cela demontre, en tous cas, que le plus spiritualiste des écrivains de notre temps n'est point

l'orgueilleux apôtre d'une théorie inflexible, mais un sincère chercheur, accueillant aux suggestions, explicites ou muettes, qui peuvent éclairer sa route ; riche de savoir et de divination, au point de percevoir qu'on ne l'est jamais assez par soi-même. Phénomène infiniment rare et qui permet de tout attendre des efforts d'un pareil explorateur de la sub-conscience pour atteindre à quelque oasis de certitude où nous sentirions autre chose que du sable mouvant sous nos pas.

Pour le reste, à quoi bon insister ? Je suis de ceux qui pensent que si la religion nous promet le ciel, la femme nous le donne... la femme entière, complément indispensable de l'autre moitié de la création, celle dont la chair n'est que l'enveloppe d'une âme tout aussi captivante; celle qui éveille et fait parler en nous ce qui y dormait, ce qui attendait son appel et ce qui, sans elle, serait demeuré à l'état cataleptique. Mais à vouloir généraliser le cas

particulier d'un couple poétique formé peut-être par un instinct et soudé par un commun idéal d'art, on risquerait de tomber dans l'erreur puérile du voyageur qui proclamait toutes les Andalouses blondes, pour en avoir vu une... Passons...

*
* *

On ne s'expose point, en tous cas, à une contradiction sérieuse, en prêtant à l'auteur de *La Sagesse et de la Destinée*, *du Temple enseveli*, *de la Vie des abeilles*, de *l'Intelligence des fleurs*, cette autre supériorité sur la plupart des méditatifs ou des naturalistes, peut-être sur tous : un style magique, en sa beauté limpide, une poésie de conception et d'expression qui enveloppe d'un charme suprême les plus sévères ou les plus arides sujets traités. C'est par des chemins délicieusement fleuris et ombreux ou superbement ensoleillés que Maeterlinck nous conduit vers " les crètes

aigües du cerveau," vers les précipices de la réflexion. Où qu'il nous mène, nous savons d'avance que ce sera un enchantement. L'obscurité ou la sècheresse du plus grand nombre des rêveurs mystiques ou des savants éloignent d'eux presque tout le monde, hormis les Mandarins ; si bien que leurs enseignements ne se transmettent guère que par la tradition scolastique. On les admire de loin, de confiance, sur parole on ne les fréquente pas, de peur de désespérance ou d'ennui. Tandis qu'un cortège sans cesse grossissant de lecteurs ravis accompagne Maeterlinck partout. Connaissez-vous écrivain qui ait su ou sache, comme lui, parer d'images, à la fois aussi sobres et aussi persuasives des pages d'érudition ; présenter des abstractions dans un langage aussi clair et aussi harmonieux, vêtir de si pur albâtre les fantômes du songe ? Voilà, à première vue, un mariage paradoxal d'éléments essentiellement disparates. Par une sorte de concession à nos

Mme GEORGETTE LEBLANC-MAETERLINCK

DANS

“ *ARIANE ET BARBE-BLEUE* ”



instincts d'équité, la nature se refuse généralement à pareil cumul de dons. Il lui suffit qu'Apollon incarne la poëtique éloquence: elle ne loge pas sous son port olympien la sagesse de Minerve, plus qu'elle ne met aux mains de Pallas Athéné la lyre mélodieuse du dieu citharède, quoi qu'en veuille faire croire la mythologie. Quand, par inadvertance, elle a réuni chez un même être deux facultés aussi contradictoires que celle d'instruire et d'enivrer, elle s'efforce souvent d'annuler ce privilège en chargeant une des deux facultés d'atténuer ou d'atrophier l'autre. Le phénomène qui frappe chez Maeterlinck, c'est la présence et l'accord des deux attributs, fondus en lui au point de n'en faire plus qu'un seul. Jamais le poète n'abdique, chez lui, devant l'observateur de la réalité, jamais le naturaliste ne sacrifie au poète une parcelle de son butin. On lui sent deux ailes quand il marche et un corps solide quand ses ailes nous transportent. Et quel bénéfice

pour tous ! Les graves enseignements d'un esprit si profond pénétrant les oreilles les plus rebelles, grâce aux ensorcellements de la métaphore et aux caresses de la phrase ; l'art imposant son charme et son prestige aux plus sévères savants par les vérités positives qu'il enveloppe de ses séductions : la vulgarisation extraordinaire des œuvres de Maeterlinck a-t-elle un autre secret ? Dans tous les cas, leurs innombrables traductions, la facilité avec laquelle on les transpose dans tous les idiomes, et surtout dans les idiomes germaniques et slaves, ne témoigne pas seulement de l'affinité intellectuelle de Maeterlinck avec les peuples du Nord, dont Hamlet incarne la torturante curiosité devant l'enigme suprême. Comme la coupe modelée sur le sein de Cléopâtre, elle atteste aussi la pure perfection de la forme qui sert de moule à ces universelles reproductions. Pour tant de répliques adequates, il a fallu le modèle admirable qui — par exemple — a rendu

partout accessibles et toujours sensibles la tragédie et la statuaire grecques.

A l'origine, on ne prévoyait guère le styliste aux périodes pleines et grandioses, et pourtant sans la moindre emphase déclamatoire, qui allait s'affirmer chez l'auteur de la *Princesse Maleine* et des *Aveugles*. D'aucuns lui reprochaient d'avoir inventé le théâtre monosyllabique, voire un théâtre "sans paroles" à peine différent de la pantomime; et ils ne s'attendaient guère à ce que d'autres vînssent plus tard lui faire grief d'une prose assez opulente pour sonner parfois aux oreilles avec la noble mais monotone cadence de l'alexandrin. C'est qu'on n'avait pas diagnostiqué d'assez près le caractère d'un écrivain dont les premiers essais dramatiques, d'une concision si bizarre, étant si imprévue, récelaient tant de sous-entendus, de richesses momentanément canalisées entre de petites berges. En réalité, l'ampleur de la langue de Maeterlinck eut dû frapper tout observateur attentif, dès

qu'il s'interrompit, pour la première fois, de faire dialoguer des personnages pour la scène et se mit à monologuer, c'est-à-dire dès qu'il écrivit les introductions aux *Disciples à Saïs* et à l'*Ornement des noces spirituelles*. Elle commençait, dès lors, à se dérouler en ondes somptueuses et chantantes comme celles d'une mer libre. Par l'effet de l'épanouissement naturel, le verbe de Maeterlinck a pu gagner encore, depuis, en largeur et en aisance comme l'océan dont les vagues se déploient sans frein loin de ses rives ; mais il avait en lui, dès le début, tous les principes de sa magnificence. Et l'écrivain est resté toujours semblable à lui-même, comme le penseur n'a cessé de poursuivre les routes premières de sa pensée. Plusieurs de ses amis, quand il quitta la Belgique pour Paris, tremblèrent à l'idée que son génie si personnel ne se pliât aux exigences d'un goût étranger, ne s'altérât au contact d'une race différente et prestigieuse. Leur appré-

hension le calomniait. Il a conquis sa haute renommée, sans la plus légère déviation de son moi spirituel ou de sa manière de l'extérioriser. Paris ne réussit jamais à le parisianiser. Il déclarait un jour à un très éminent impresario et comédien [1] qui voulait l'amener à mettre sa féerie philosophique, l'*Oiseau bleu*, au goût d'un public boulevardier :

— Je jetterais plutôt mon manuscrit au feu.

Et puis eut-il pu, si même il l'avait voulu, plier son art aux convenances d'un public qui demande, avant tout, à la féerie, de la fantaisie amusante ? En songeant à Maeterlinck transplanté dans l'incandescent foyer de la grande et contagieuse littérature française et demeuré pourtant si absolument fidèle à lui-même, grâce à l'indépendance de son caractère, à la force de sa personnalité et à son isolement préservateur, je ne puis m'empêcher de mettre

[1] Il s'agit de feu Coquelin.

en parallèle la légende de Siegfried dont la virginité de jeune géant sauvage le conduit à la Walkyrie, à travers les lumières redoutables et les flammes ardentes d'un brasier. L'individualité de l'écrivain a marché ainsi, intacte, à travers tous les périls du déracinement, vers des sommets de victoire.

Ce qui peut *a priori* étonner, c'est la mélodieuse qualité de la plume, chez un homme aussi fermé que Maeterlinck à l'art des Glück, des Rameau, des Beethoven, des Wagner. Ses intimes savent, par ses propres aveux, qu'il fut toujours inaccessible aux délices de l'opéra ou du drame lyrique. Elles n'émeuvent rien en lui. C'est la seule forme de l'expression qui lui reste impénétrable, qu'il n'a point ressenti l'envie de pénétrer. Il n'a jamais pu s'intéresser même aux versions musicales de ses propres œuvres. Et je ne trahis pas un grand secret, en constatant que c'est son inséparable compagne, M[me] Geor-

gette Leblanc-Maeterlinck, qui a étudié et apprécié à sa place — ayant, pour lui, ce don qui lui manque — la valeur des partitions qui s'offrent à interpréter polyphoniquement *Pelléas et Mélisande*, *Ariane et Barbe bleue*, *Monna Vanna*. Mais cet apparent paradoxe de la surdité de Maeterlinck à l'égard de la musique n'est-il pas un simple effet des lois de l'équilibre physiologique ? Notre auteur est un si constant musicien dans sa prose !... Elle a peut-être tout absorbé de sa sensibilité auditive et que lui en resterait-il pour goûter les voluptés du chant ou de la symphonie ? Question de portée générale et qui en appelle un autre de non moindre intérêt.

Que vient faire l'accompagnement des voix et de l'orchestre autour d'œuvres dramatiques telles que *Monna Vanna*, où l'éloquence harmonieuse s'est dépensée si généreusement ? La musique[1] n'est-elle pas

[1] Il ne s'agit naturellement pas ici d'apprécier la valeur intrinsèque de la partition de M. Février qu'on doit, en toute

une superfétation, quand elle vient se juxtaposer à un drame qui, sans elle, a déjà, semble-t-il, apporté à l'oreille et à la pensée son maximum de jouissances ? Et n'a-t-elle pas alors la posture un peu outrecuidante de l'aviateur qui offrirait l'aide de son véhicule aérien à quelque oiseau de haut vol? Je pose ce point d'interrogation. Que d'autres y répondent.

C'est un terrain de discussion où peut-être partisans et adversaires de la surprématie de la musique auront l'occasion de se rencontrer plus d'une fois encore, à raison des démêlés rétentissants du grand écrivain flamand avec ses collaborateurs ou commentateurs lyriques. Les querelles auxquelles je fais allusion ont pu donner au public une idée désavantageuse de l'humeur du célèbre écrivain. Pour qui le connait, cependant, il est le génie le plus tranquille. Et on rencontrerait au monde

justice, louer pour la discrétion, l'espèce de déférence dont elle fait preuve devant le drame.



Le jardin des Quatre Chemins a Grasse

peu d'hommes aussi réfléchis, aussi maîtres d'eux, aussi peu sujets aux bruyantes et batailleuses colères, aussi enclins par tempérament aux douces indulgences philosophiques. La plupart des littérateurs belges le jugent très-différent d'eux mêmes, en ce que leur tradition et leur goût les éloignent du domaine de spéculation et d'abstraction qui est le sien et font d'eux, avant tout, des peintres de la vie matérielle et plastique, les descendants des Rubens, des Teniers, des Leys : palettes muées en encriers. Cela n'empêche que Maeterlinck ait gardé au moral comme au physique l'empreinte de sa souche flamande et que cet arrière-petit fils de Van Artevelde, une fois convaincu de la solidité de son droit, n'apporte à sa défense la persévérance inflexible de " doux têtu " qui caractérise tous les Flamands cultivés et qui dégénère en brutalité et en violence chez les Flamands des couches inférieures. Dans ses fréquents conflits avec ses musiciens, il a

sans doute jugé qu'il protégeait un principe sacré, en revendiquant, pour la façon de voir et le désir de l'écrivain, le respect absolu du compositeur dont il a accepté l'affabulation lyrique. Et, partant de ce sentiment paternel vis à vis d'un enfant qu'il n'entend pas que des étrangers habillent au gré de leurs intérêts ou de leur fantaisie, ce gantois de génie, et d'âme ferme comme le roc, lutte autant qu'il le peut pour faire prévaloir sa volonté, à la seule fin de satisfaire son sentiment de justice et fut-il persuadé d'avance de l'inutilité immédiate ou prochaine de son effort. Mais il n'y a, en cela, ni amour de la chicane ni vulgaire emportement. Et ceux qui supposent le contraire sont ceux qui n'ont jamais approché l'homme ou étudié la psychologie de sa race, ceux-là mêmes qui enseignent aux Parisiens que Maeterlinck se prononce *Meterlingue* et seraient bien étonnés d'apprendre qu'il faut, suivant les règles euphoniques de la patrie à

laquelle appartient par sa naissance l'auteur de *Monna Vanna*, prononcer *Mâtterli-nk*, en coupant en deux la dernière syllabe, au lieu de la traiter en diphthongue. D'ailleurs, il n'y a pas contradiction entre cet entêtement de poëte, devant certains faits touchant à son œuvre, et cette flexibilité philosophique d'esprit qui lui a permis d'écrire dans le *Temple enseveli*, peut-être en songeant à ses premières tendances de catholique :

“ Il ne faudrait jamais avoir regret à ces heures où une croyance grandiose nous abandonne. Une foi qui s'éteint, un ressort qui se brise, une idée dominante qui ne nous domine plus, parce que nous croyons la dominer à notre tour, cela prouve que nous vivons, que nous marchons, que nous usons beaucoup de choses, parce que nous ne demeurons pas immobiles. ”

Maeterlinck n'a pas usé, perdu sa foi aux droits supérieurs de l'écrivain sur ceux d'un artiste intervenant, après coup, pour tirer de son œuvre un effet musical. D'où l'immobilité de son attitude de résistance

aux prétentions adverses. Mais quand même, cela nuirait à l'unité du portrait ici esquissé, qu'importerait ? Aucun homme n'est fait tout d'une pièce. Les plus simples sont pleins de complexités, et un désaccord inattendu et inexplicable se manifeste souvent entre leurs gestes d'hier et leurs gestes d'aujourd'hui, voire entre leurs gestes et leurs paroles du même instant. Cherchons le summum de la sincérité. C'est à force de vouloir être ou paraître logique, sans tenir compte de l'infiniment ondoyante diversité des types et des choses, que l'on aboutit à la fiction, à l'artifice, au mensonge, comme ces romanciers naïfs des temps pré-réalistes qui pour la symétrie, divisaient l'humanité en deux catégories tranchées d'anges impeccables et de complets démons. Et une des qualités que nous avons exaltées en Maeterlinck c'est précisément cette intégrité morale qui lui permet de revenir sur ses pas, d'infliger à sa propre logique le plus franc démenti et qui l'in-

citerait a reconnaître à l'instant et sans hésiter, si cela lui était prouvé, que deux et deux ne font pas quatre, alors que les neuf dixièmes des hommes, par attachement à l'habitude et par honte de se contredire, soutiendraient jusqu'au bout que deux et deux font cinq, si telle avait été la leçon inculquée à leur ignorante enfance par le maître d'école.

* * *

La discordance la plus flagrante qui existe chez l'auteur de la *Vie des Abeilles* est celle qui se présente entre ses manières d'être et son œuvre, entre son mode d'existence et sa carrière publique. On n'imaginerait guère homme plus simple et moins pédant d'allures que cet érudit; personnage moins disert et plus timide que cet écrivain abondant et qui s'exprime par la plume avec une sûreté si voisine de l'autorité; allures plus paisiblement bourgeoises

que celles de ce triomphant poëte et philosophe enveloppé, pourtant d'un si rayonnant prestige. Quelques grands artistes ont la faiblesse de vouloir non seulement être mais paraître et de souligner leur originalité intellectuelle ou esthétique par la singularité de leurs mœurs et l'excentricité de leur mise, — ou plutôt de leur mise en scène. Maeterlinck n'eut jamais de ces complaisances... pour les biographes avides d'éléments pittoresques. C'est sous des dehors de gentilhomme de campagne, bien rablé, carré, un peu pesant que la nature flamande a enfermé les joyaux de son cerveau et de son âme, comme en un solide coffret de métal qui serait pareil aux plus ordinaires, n'étaient deux petites glaces encastrées dans le couvercle, par lesquelles on peut entrevoir d'étincelants trésors et qui sont les deux yeux de l'écrivain, admirables de clarté intérieure réfléchie par les prunelles. Et le poëte n'a rien corrigé de cet extérieur de rural fort en

chair et bien portant. Il s'habille selon les simples nécessités pratiques, sans le moindre raffinement. On ne le distinguerait pas du premier chauffeur venu quand il parcourt, en automobile, les bords verdoyants de la Seine inférieure ou en hiver les rives azurées de la Méditerranée ; on le confondrait avec le plus prosaïque des jardiniers professionnels quand un gros tablier autour de la taille, un vieux feutre sur le front, il soigne quelque plante de prédilection dans les parterres de S[t] Wandrille ou ceux des Quatre Chemins à Grasse. Nul ne pourrait satisfaire mieux que lui son goût de l'isolement, fut-ce au milieu de la foule, tant il y passerait inaperçu par la normalité de l'accoutrement, et l'absence de morgue ou d'affectation dans le maintien. Il ne porte aucune amulette étrange, il laisse pousser ou grisonner ses cheveux à leur guise, il boit et mange comme tout le monde, sauf a expérimenter parfois, en curieux de tout, le régime végétarien. Il

baigne dans une atmosphère de calme si résolu et si raisonnable que les photographes chercheraient en vain, sur ses traits, au plus fort de ses plus profondes rêveries, l'air providentiellement inspiré que les objectifs obtiennent de presque tous les hommes situés, par leur rôle ou leurs aspirations, au dessus du commun. L'espèce d'incognito modeste que ce dédain de la pose lui assure est encore protégé par la santé que respire sa physionomie si pleine et si parfaitement régulière, sans trace de l'usure morbide qui ride les fronts ivoirins de tant de lettrés. Rien d'austère ou de renfrogné chez ce sondeur de la sub-conscience, en ces regards qui scrutent l'immensité indéfinie. Le mythe de Prométhée rongé au foie par un vautour, pour avoir tenté de dérober le ciel, est sans doute, un symbole ironique impliquant que les curiosités sacrilèges se paient de maladies biliaires. Il est démenti, chez Maeterlinck, par une mine placide et accueillante de propriétaire



LE VESTIBULE ET L'ESCALIER

C'est par là que passaient les moines pour regagner leurs cellules.

rural qui n'aurait d'autre souci que la chasse et la perception périodique de ses fermages. Aucun des stigmates de l'ascétisme chez ce solitaire qui, toute la belle saison, vit désormais avec Madame Georgette Leblanc-Maeterlinck, un sécrétaire et deux ou trois domestiques, dans le domaine de 14 hectares de St. Wandrille dans le vide silencieux d'un logis si vaste qu'il abritait 400 Bénédictins, du temps où les moines de France n'avaient pas de raisons de s'expatrier. L'hiver, c'est une résidence infiniment plus mignonne — celle où mourut Fernand Xau, ancien directeur du *Journal* — qu'habite le grand écrivain: aux Quatre Chemins près de Grasse. Là encore sous de riantes pergolas à l'italienne, il s'est constitué une retraite inviolable et inviolée où ne parviennent jamais que les rumeurs du mistral chargé des haleines de millions de fleurs qui l'enveloppent de toutes les caresses d'un Paradis. Et comme au monastère de St. Wandrille, où ses

livres s'élaborent au milieu des merveilleuses reliques de treize siècles d'architecture et d'histoire et d'un luxe idyllique d'arbres et de pelouses, c'est toujours l'existence sans ostentation, sans apparat, sans bizarrerie, réglée comme celle d'un bourgeois. Il vit résolûment pour lui-même et pour son art et non pour une galerie badaude, avide de spectacles fantasques.

On se couche tôt — après la lecture de quelque chef-d'œuvre ou quelque causerie familière et enjouée, — à St Wandrille et à Grasse, et on ne s'y lève pas tard. Tout s'y fait doucement, sans hâte, sans fièvre, sans visible effort. A la différence de tant d'autres, Maeterlinck ne " parle pas " ses ouvrages avant de les écrire, pour en éprouver l'effet à l'avance ; ils germent et se développent silencieusement en lui, comme un fruit allant à la maturité avant de souffrir qu'on le cueille ; et la phrase est toute faite, elle coule abondante, et se trace presque sans rature, dès qu'il s'assied devant

une table pour y transcrire le travail cérébral, à destination du dactylographe dont il pourrait presque se dispenser, tant son écriture est nette. [1] Il ne s'impose pas une régulière production quotidienne ; il laisse faire l'inspiration et la réflexion, comme l'arbre fruitier laisse faire le soleil, le vent ou la pluie... S'il le faut, sa plume chômera des semaines entières ; mais il ne permettra pas aux obligations sociales, aux imprévus de la vie, de contrarier la méditation qui prépare à la plume sa besogne. Il ne parcourt que sommairement les journaux — juste assez pour mieux jouir de la paix de sa Thébaïde, en écoutant un instant l'écho du vacarme citadin et des luttes lointaines ; se soustrait rigoureusement aujourd'hui comme autrefois à l'interview, ne reçoit que les rares visites de quelques amis intimes et sûrs — les Quatre

[1] Il faut faire exception pour les adverbes. Leur longueur éveille chez lui une nervosité subite. Il les écrit rarement jusqu'au bout ; il les contracte ou les ampute : " merveill... " pour " merveilleusement " ou " tranquil... " pour " tranquillement. "

Chemins n'en ont qu'un seul : celui de son cœur — et il écarte avec soin toutes les occasions de compliquer ses jours de la tyrannie des devoirs épistolaires. Ses lettres à ses amis sont tendrement affectueuses ; il y luit parfois un éclair de malicieuse humour ; et, même, quand il s'agit de choses banales, le style en a toujours la belle et large allure de celui que le public savoure en ses livres, — ce qui montre à quel point il lui est inhérent, surtout si on le compare aux secs et incolores billets de plus d'un écrivain en renom, qui, par paresse, avarice, ou indigence, n'étale ses talents qu'en caractères typographiques.[1] Mais ces missives de Maeterlinck sont invariablement courtes et strictement limitées à l'objet qui les motive. Elles n'ont pas, comme la prolixe et belle correspondance de Mme de Sévigné ou celle de Barbey

[1] Tel était le cas du grand Guy de Maupassant dont la correspondance privée était généralement si dénuée de caractère qu'on l'eut imputée à n'importe qui hormis à l'auteur de *Notre Cœur* et de *Fort comme la mort*.

d'Aurevilly, été prémeditées, amidonnées, repassées, pour la postérité. La méthode y transparait du penseur qui souffrirait d'avoir à distraire trop longtemps sa pensée du but capital et à l'éparpiller en effusions inutiles ou en besognes superflues. De même, il résiste fermement aux sollicitations de ceux qui lui suggèrent des thèmes spéciaux, lui réclamant une préface pour leurs livres ou un article de revue ou de journal sur telle question particulièrement actuelle. A n'importe quelle condition, l'œuvre " sur commande " lui répugne, autant que la fleur artificielle. Il faut que l'idée ait eu spontanément en lui-même sa racine, sa croissance et sa floraison. Et ainsi de toutes manières, Maeterlinck déblaie, de tout ce qui ne doit pas fatalement l'encombrer, son champ d'activité spirituelle. Le sage qu'il est sait fort bien les dangers du surmenage et veille, comme on le sait déjà, à l'équilibre de ses deux forces par des diversions sportives à la fatigue

mentale, arrosant, sarclant, bêchant aux Quatre Chemins, ou excursionnant en automobile ou en motocyclette; nageant ou pêchant à la ligne à St Wandrille, dans la Fontenelle, la délicieuse rivière qui prend naissance dans le domaine même des anciens moines, le mouille en serpentant à travers ses tapis de cresson, et, filtrée souterrainement par des couches de sol crayeux, offre partout une surface si limpide que Narcisse n'eut voulu du cristal d'un autre miroir. Mais quoiqu'il fasse, tout se fait posément et avec son maximum d'utilité. Pas une heure n'est perdue en cette existence d'homme libre qui l'a organisée de façon à pouvoir écouter à loisir les voix mystérieuses qui murmurent au fond de nous, à prolonger sans solution de continuité involontaire, sa contemplation des phénomènes psychiques qui fascinent son regard.

Il n'est pas non plus l'esclave d'une de ces manies de poëte qui exigent pour le

labeur de la pensée un décor déterminé, un milieu, une lumière adaptée au rêve. Maeterlinck écrit là où il se trouve. Dans la spacieuse abbaye de S[t] Wandrille, des tables de travail s'improvisent, au hasard des allées et venues: sous les vitres d'une verandah; devant un banc qu'ombragent de séculaires frondaisons ; dans la pénombre d'une ancienne grotte d'ermite; ou dans la première venue des pièces que le poëte a meublées à son usage. A Grasse, il s'est ménagé ainsi des " laboratoires de littérature " dans une ancienne petite chapelle abandonnée, ou à l'intérieur de la maison ou sur une terrasse ensoleillée d'où les yeux se lèvent sur les cîmes bleutées des Alpes ou plongent vers les toitures rousses émergeant des champs d'œillets, de tubéreuses ou de roses.

Ses songes sont à l'aise partout, comme les plantes généreuses qui poussent sur n'importe quel sol. Non pas qu'ils soient indifférents aux suggestions d'un site enchanteur et que cette âme de Bénédictin

laïque, affranchie de toute théologie, ne se sente pas, par exemple plus complétement chez elle qu'ailleurs dans ce vieux monastère normand, où, dans les siècles précédents, tant de calligraphes minutieux, de réligieux scoliastes, penchaient leurs fronts mystiques sur les parchemins qu'ils enluminaient, dans la pénombre des cellules. A St. Wandrille, la paix ambiante, lourde de passé historique et de mysticité séculaire, est une nourricière de rêves qui semble faite pour lui, comme lui pour elle. Mais les circonstances auraient installé l'auteur de la *Vie des Abeilles* où qu'elles eussent voulu, — dans un grenier ou une cave — qu'elles n'auraient pas paralysé sa conception, arrêté l'élan de son esprit, étriqué son mode d'expression. Il a été aussi fécond, au milieu des filatures ou des béguinages de Gand, ou en des appartements du turbulent Paris, que sous le ciel de turquoise et dans l'air embaumé du Midi, ou que dans la mélancolique et



Mme GEORGETTE LEBLANC-MAETERLINCK

DANS LE RÔLE D'*Aglavaine*

béate retraite de St. Wandrille, sous les arceaux gothiques qui luttent d'élan et de grâce avec l'architecture des arbres épanouis en face des ruines sacrées.

Il est une habitude dont il a subi quelque temps le despotisme : celle du tabac, sans l'auxiliaire duquel il lui semblait ne pouvoir recueillir et cristalliser l'inspiration. S'il ne l'a pas vaincue, il l'a tournée. S'étant aperçu que la pipe finit par faire expier sa vertu de stimulant, en troublant l'organisme qu'elle a commencé par activer, il en a remplacé le combustible par du tabac dénicotinisé, sans goût mais aussi sans péril ; la pipe fonctionne toujours à côté de la plume, mais elle n'est plus guère que le simulacre inoffensif destiné à satisfaire, tout en le trompant, un besoin machinalement impérieux. Voilà un de ces petits traits où se marque une nature qui sait tout concilier et qui discipline sa volonté sans entrer violemment en guerre contre elle.

6

De même la tendresse de Maeterlinck pour tous les humbles des races dites " inférieurs " : surtout pour les chiens auxquels il a consacré des pages pleines de sourires si émus. On a lui a connu particulièrement deux de ces amis " pauvres " répondant aux noms de Pelléas et de Golaud, " car un chien aimant, dévoué et loyal déshonore-t'il un nom d'homme ou de héros imaginaire ? " La pitié pour les bêtes, le désir de pénétrer leur mentalité obscure sont parmi les signes des vraies supériorités. Nous avons toujours vu les plus grands hommes se courber pour caresser les infiniments petits, pour essayer de surprendre en eux des vérités mystérieuses réduites à leur plus innocente expression. Et dire que l'auteur de *la Vie des abeilles* s'intéresse à toutes les " bêtes " et chérit en elles de menues parcelles d'humanité, aussi dignes d'attention affectueuse que les plus grosses et les plus aisément déchiffrables, c'est dire ce que chacun eut pu deviner.

Que pourrais-je ajouter encore à cette rapide esquisse, sinon le regret de la laisser si incomplète, même en y ajoutant la bibliographie des œuvres de Maeterlinck éditées jusqu'à présent ou sur le point de l'être?.. Mon admiration pour Maeterlinck, qui date presque de l'apparition de ce Messie de la grande littérature belge, — aurait dû s'appuyer peut-être sur une analyse beaucoup plus approfondie, mais il eut fallu déborder ce cadre.

Il n'y a donc ici qu'un portrait inachevé. Mais qui oserait tenter, dores et déjà, de fixer définitivement une idéalité dont les racines plongent si loin en arrière, dans le temps, et dont l'épanouissement dans l'espace semble encore si loin de son apogée ! Tout le monde a désormais, en présence de Maeterlinck, la perception d'un de ces puissants flambeaux qui, de siècle en siècle, cherchent de toute leur irradiance à illuminer les issues du noir labyrinthe où la vie et la mort s'égarent éternellement.

Qui peut dire ce que ce flambeau dévoilera, longtemps avant de décroître et de mourir, ou aux bords de quel néant inapprochable il nous mènera, en s'éteignant ? Et ne doit-on pas se borner, en attendant, à simplement le suivre dans sa course audacieuse, en s'emplissant la vision de ses beaux jets d'aurore, en se réchauffant, d'aussi près que possible, à sa flamme qui tremblait d'abord d'effroi, dans les ténèbres, et n'y frissonne plus que d'espoir ?...

Gérard Harry.



ANNEXE

LE MASSACRE DES INNOCENTS

(Reproduit d'après la *Pleiade* de Mai 1886. Voir la page 33 du présent ouvrage).

Ce vendredi, 26 du mois de décembre, vers l'heure du souper un petit vacher vint à Nazareth en criant terriblement.

Des paysans qui buvaient de la cervoise en l'auberge du Lion-Bleu ouvrirent les volets pour regarder dans le verger du village, et virent l'enfant qui accourait sur la neige. Ils reconnurent que c'était le fils de Korneliz et lui crièrent par la fenêtre : " Qu'est-ce qu'il y a ? Allez vous coucher ! "

Mais il répondit avec épouvante que les Espagnols étaient arrivés, qu'ils avaient incendié la ferme, pendu sa mère dans les noyers et lié ses neuf petites sœurs au tronc d'un grand arbre.

Les paysans sortirent brusquement de l'auberge, entourèrent l'enfant et l'interrogèrent. Il leur dit encore que les soldats étaient à cheval et vêtus de fer, qu'ils avaient enlevé les bêtes de son oncle Petrus Krayer et entreraient bientôt en forêt avec les moutons et les vaches.

Tous coururent au Soleil-d'Or, où Korneliz et son beau-frère buvaient aussi leur pot de cervoise, et l'aubergiste s'élança dans le village en criant que les Espagnols approchaient.

Alors il y eut une grande rumeur en Nazareth. Les femmes ouvrirent les fenêtres et les paysans sortirent de leurs maisons avec des lumières qu'ils éteignirent lorsqu'ils furent dans le verger, où il faisait clair comme à midi, à cause de la neige et de la pleine lune.

Ils s'assemblèrent autour de Korneliz et de Krayer, sur la place, devant les auberges. Plusieurs avaient apporté leurs fourches et leurs rateaux, et se parlaient avec terreur sous les arbres.

Mais comme ils ne savaient que faire, l'un deux courut chercher le curé, à qui appartenait la ferme de Korneliz. Il sortit de sa maison avec le sacristain en apportant les clefs de l'église. Tous le suivirent dans le cimetière, et il leur cria du haut de la tour qu'il ne voyait rien dans la prairie ni dans la forêt, mais qu'il y avait des nuages rouges du côté de sa ferme, bien que le ciel fût bleu et plein d'étoiles sur tout le reste de la campagne.

Ayant délibéré longtemps dans le cimetière, ils décidèrent de se cacher dans le bois que les Espagnols devaient traverser et de les attaquer s'ils n'étaient pas très nombreux, afin de reprendre le bétail de Petrus Krayer et le butin qu'ils avaient fait à la ferme.

Ils s'armèrent de fourches et de bêches, et les femmes restèrent autour de l'église avec le curé.

En cherchant un endroit favorable à leur embuscade, ils arrivèrent près d'un

moulin, aux limites de la forêt, et virent brûler la ferme au milieu des étoiles. Ils s'établirent là devant une mare couverte de glace, sous d'énormes chênes.

Un berger, que l'on appelait le Nain-Roux, monta la colline pour avertir le meunier, qui avait arrêté son moulin en voyant les flammes à l'horizon. Cependant il laissa entrer le paysan, et tous deux se mirent à une fenêtre pour regarder au loin.

La lune brillait devant eux sur l'incendie, et ils aperçurent une longue foule qui marchait sur la neige. Quand ils l'eurent contemplée, le Nain descendit vers ceux qui étaient dans la forêt, et ils distinguèrent lentement quatre cavaliers, au-dessus d'un troupeau qui semblait brouter la plaine.

Comme ils regardaient au bord de la mare, et sous les arbres éclairés de neige, avec leurs chausses bleues et leurs manteaux rouges, le sacristain leur montra une haie de buis, derrière laquelle ils se cachèrent.

Les bêtes et les Espagnols s'avancèrent

sur la glace, et les moutons, en arrivant à la haie, broutaient déjà la verdure, lorsque Korneliz creva les buissons, et les autres le suivirent dans la clarté avec leurs fourches. Il y eut alors un grand massacre sur l'étang, au milieu des brebis amoncelées et des vaches qui contemplaient la bataille et la lune.

Quand ils eurent tué les hommes et les chevaux, Korneliz s'élança dans la prairie vers les flammes et les autres dépouillèrent les morts. Puis ils retournèrent au village avec les troupeaux. Les femmes qui regardaient la lourde forêt, derrière les murs du cimetière, les virent s'avancer entre les arbres et coururent à leur rencontre avec le curé, et ils revinrent en dansant de grandes rondes, au milieu des enfants et des chiens.

En se réjouissant sous les poiriers du verger, où le Nain-Roux accrochait des lanternes en signe de kermesse, ils demandèrent au curé ce qu'il fallait faire.

Ils résolurent enfin d'atteler un chariot pour emmener au village le corps de la femme et ses neuf petites filles. Les sœurs et d'autres paysannes de la famille de la morte y montèrent, ainsi que le curé qui marchait avec peine, étant vieux déjà et fort gros.

Ils rentrèrent dans la forêt et arrivèrent en silence devant l'éblouissement des plaines, où ils virent les hommes nus et les chevaux renversés sur la glace lumineuse entre les arbres. Puis ils marchèrent vers la ferme qui brûlait au milieu du paysage.

En arrivant au verger et à la maison rouge de flammes, ils s'arrêtèrent devant la grille pour contempler le grand malheur du paysan, dans son jardin. Sa femme pendait toute nue aux branches d'un énorme noyer, et lui, montait une échelle pour grimper dans l'arbre, autour duquel les neuf petites filles attendaient leur mère sur le gazon. Il marchait déjà dans les vastes ramures, lorsqu'il vit tout à coup,

sur la lumière de la neige, la foule qui le regardait. Il fit signe de l'aider, en pleurant, et ils entrèrent dans le jardin. Alors le sacristain, le Nain-Roux, l'aubergiste du Lion-Bleu et celui du Soleil-d'Or, le curé avec une lanterne, et beaucoup d'autres paysans montèrent dans le noyer neigeux, au clair de lune, pour dépendre la morte, que les femmes du village reçurent dans leurs bras au pied de l'arbre, comme à la descente de croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le lendemain on l'enterra, et il n'y eut plus d'événements extraordinaires à Nazareth cette semaine-là. Mais, le dimanche suivant, des loups affamés parcoururent le village après la grand'messe, et il neigea jusqu'à midi ; puis le soleil brilla soudainement dans le ciel, et les paysans rentrèrent dîner comme d'habitude et s'habillèrent pour le salut.

En ce moment il n'y avait personne sur la place, car il gelait cruellement. Seuls,

les chiens et les poules vaguaient sous les arbres, où des moutons broutaient un triangle de gazon, et la servante du curé balayait la neige de son jardin.

Alors une troupe d'hommes armés traversa le pont de pierre au bout du village, et s'arrêta dans le verger. Des paysans sortirent de leurs demeures, mais rentrèrent terrifiés en reconnaissant les Espagnols, et se mirent aux fenêtres pour voir ce qui allait arriver.

Il y avait une trentaine de cavaliers, couverts d'armures, autour d'un vieillard à barbe blanche. Ils portaient en croupe des lansquenets jaunes ou rouges, qui mirent pied à terre, et coururent sur la neige pour se dégourdir, pendant que plusieurs soldats habillés de fer, descendaient aussi, et pissaient contre les arbres auquels ils avaient attaché leurs chevaux.

Puis il se dirigèrent vers l'auberge du Soleil-d'Or et frappèrent à la porte. On leur ouvrit en hésitant, et ils allèrent se

chauffer près du feu en se faisant verser de la cervoise.

Ensuite ils sortirent de l'auberge, avec des pots, des cruches, et des pains de froment pour leurs compagnons rangés autour de l'homme à barbe blanche, qui attendait au milieu des lances.

Comme la rue restait déserte, le chef envoya des cavaliers derrière les maisons, afin de garder le village du côté de la campagne, et ordonna aux lansquenets d'amener devant lui les enfants âgés de deux ans et au-dessous, pour les massacrer, selon qu'il est écrit en l'Evangile de saint Mathieu.

Ils allèrent d'abord à la petite auberge du Chou-Vert et à la chaumière du barbier, voisines au millieu de la rue.

L'un d'eux ouvrit l'étable, et une bande de porcs s'en échappa et se répandit dans le village. L'aubergiste et le barbier sortirent de leurs maisons et demandèrent humblement aux soldats ce qu'ils voulaient;

mais ils n'entendaient pas le flamand et entrèrent pour chercher les enfants.

L'aubergiste en avait un qui pleurait, en chemise, sur la table où l'on venait de dîner. Un homme le prit dans ses bras, et l'emporta sous les pommiers, tandis que le père et la mère le suivaient en criant.

Les lansquenets ouvrirent encore l'étable du tonnelier, celle du forgeron, celle du sabotier, et les veaux, les vaches, les ânes, les cochons, les chèvres et les moutons se promenèrent sur la place. Lorsqu'ils enfoncèrent le vitrage du charpentier, plusieurs paysans, parmi les vieillards et les plus riches de la paroisse, s'assemblèrent dans la rue, et s'avancèrent vers les Espagnols. Ils ôtèrent respectueusement leurs chaperons et leurs feutres devant le chef au manteau de velours, en demandant ce qu'il allait faire ; mais lui-même ignorait leur langue, et quelqu'un alla chercher le curé.

Il s'apprêtait pour le salut, et revêtait une chasuble d'or dans la sacristie. Le pay-

san cria : “ Les Espagnols sont dans le verger ! ” Epouvanté, il courut à la porte de l’église avec les enfants de chœur qui portaient les cierges et l’encensoir.

Alors il vit les animaux des étables circuler sur la neige et sur le gazon, les cavaliers dans le village, les soldats devant les portes, les chevaux liés aux arbres le long de la rue, les hommes et les femmes suppliant autour de celui qui tenait l’enfant en chemise.

Il s’élança dans le cimetière, et les paysans se tournèrent avec inquiétude vers leur prêtre qui arrivait comme un Dieu couvert d’or entre les poiriers, et l’environnèrent devant l’homme à barbe blanche.

Il parla en flamand et en latin, mais le chef haussait lentement les épaules pour exprimer qu’il ne comprenait pas.

Ses paroissiens lui demandaient à voix basse : Qu’est-ce qu’il dit ? Qu’est-ce qu’il va faire ? D’autres en voyant le curé dans le verger, sortaient craintivement de leurs

fermes, des femmes arrivaient en hâte et chuchotaient dans les groupes, tandis que les soldats qui assiégeaient une auberge accouraient au grand rassemblement qui se formait sur la place.

Alors celui qui tenait par la jambe l'enfant de l'aubergiste du Chou-Vert, lui trancha la tête avec son épée.

Ils la virent tomber devant eux, et puis le reste du corps qui saignait dans le gazon. La mére le ramassa et l'emporta en oubliant la tète. Elle courut vers sa maison, mais se heurta contre un arbre et tomba à plat ventre sur la neige, où elle demeura évanouie, pendant que le père se débattait entre deux soldats.

De jeunes paysans jetèrent des pierres et des morceaux de bois sur les Espagnols, mais les cavaliers abaissèrent leurs lances tous ensemble, les femmes s'enfuirent et le curé se mit à hurler d'horreur avec ses paroissiens, au milieu des moutons, des oies et des chiens.



St. WANDRILLE

Les plantes folles ont envahi les arcades dont la pierre tombe en poussière.

Cependant, comme les soldats s'éloignaient de nouveau dans la rue, ils se turent pour voir ce qu'ils allaient faire.

La bande entra dans la boutique des sœurs du sacristain, puis elle sortit tranquillement sans faire de mal aux sept femmes qui priaient à genoux sur le seuil.

Ensuite ils allèrent à l'auberge du Bossu de Saint-Nicolas. Là aussi on leur ouvrit immédiatement pour les apaiser, mais ils reparurent au milieu d'un grand tumulte, avec trois enfants sur les bras, entourés du Bossu, de sa femme et de ces filles, qui les suppliaient les mains jointes.

Arrivés devant le vieillard, ils déposèrent les enfants au pied d'un orme, où ils restèrent assis sur la neige en leurs habits de dimanche. Mais l'un d'eux, qui avait une robe jaune se leva, et courut en vacillant vers les moutons. Un soldat le poursuivit, l'épée nue, et l'enfant mourut la face dans l'herbe, pendant que l'on tuait les autres autour de l'arbre.

Tous les paysans et les filles de l'aubergiste prirent la fuite en poussant de grands cris, et rentrèrent dans leurs fermes. Resté seul dans le verger, le curé suppliait les Espagnols avec des hurlements, allant, à genoux, d'un cheval à l'autre, les bras en croix, tandis que le père et la mère, assis sur la neige, pleuraient pitoyablement leurs enfants morts, étendus sur leurs jambes,

En parcourant la rue, les lansquenets remarquèrent la grande maison bleue d'un fermier. Ils voulurent enfoncer la porte, mais elle était de chêne et couverte de clous. Ils prirent alors des tonneaux gelés dans une mare devant le seuil, et s'en servirent pour monter à l'étage où ils pénétrèrent par la fenêtre.

Il y avait eu une kermesse en cette ferme, et des parents étaient venus manger des gaufres, du flan et du jambon avec leurs familles. Au bruit des vitres brisées, ils s'étaient rassemblés derrière la table cou-

verte de cruches et de plats. Les soldats entrèrent dans la cuisine, et après une grande bataille, où plusieurs furent blessés, ils s'emparèrent des petits garçons, des petites filles et du valet qui avait mordu le pouce d'un lansquenet, et sortirent en fermant la porte derrière eux pour empêcher les habitants de les accompagner.

Ceux du village qui n'avaient pas d'enfants quittèrent lentement leurs maisons et les suivirent de loin. Quand ils vinrent devant le vieillard en portant leurs victimes, ils les jetèrent sur le gazon et les tuèrent paisiblement, avec leurs lances et leurs épées, pendant que sur toute la façade de la maison bleue, les femmes et les hommes penchés au fenêtres de l'étage et du grenier, blasphémaient et s'agitaient éperdument au soleil, en voyant les robes rouges, roses ou blanches de leurs petits, immobiles sur l'herbe entre les arbres. Puis les soldats pendirent le valet de ferme à l'enseigne de la demi-lune de l'autre côté de la rue, et il y eut un long silence dans le village.

Le massacre s'étendait maintenant. Les mères s'échappaient des maisons, et à travers les jardins et les potagers, essayaient de fuir dans la campagne, mais les cavaliers les poursuivaient et les refoulaient dans la rue. Des paysans, le chaperon dans leurs mains jointes, suivaient à genoux ceux qui entraînaient leurs enfants, parmi les chiens qui aboyaient joyeusement dans le désordre. Le curé, les bras vers le ciel, courait le long des maisons et sous les arbres, en priant désespérément comme un martyr, et des soldats, tremblant de froid, soufflaient dans leurs doigts en circulant sur la route, ou, les mains dans les poches de leurs hauts-de-chausses et l'épée sous le bras, attendaient devant les fenêtres des maisons, que l'on escaladait.

En voyant la douleur craintive des paysans, ils entraient par petites bandes dans les fermes, et dans toute la rue c'étaient les mêmes scènes. Une maraichère, qui habitait la vieille chaumière de briques

roses près de l'église, poursuivait avec une chaise deux hommes qui emportaient ses enfants dans une brouette. Elle devint malade en les voyant mourir, et on la fit asseoir sur le siège, contre un arbre de la route.

D'autres soldats grimpèrent dans les tilleuls, devant une ferme peinte en lilas, et enlevèrent des tuiles pour s'introduire dans la maison. Quand ils revinrent sur le toit, le père et la mère, les bras tendus, s'élevèrent aussi dans l'ouverture, et ils les enfoncèrent plusieurs fois, en leur donnant des coups d'épée sur la tête, avant de pouvoir descendre dans la rue.

Une famille, enfermée dans la cave d'une énorme chaumière, pleurait par le soupirail, où le père agitait furieusement une fourche. Un vieillard chauve sanglotait tout seul sur un tas de fumier, une femme en jaune s'était évanouie sur la place, et son mari la soutenait par les aisselles, en criant, à l'ombre d'un poirier ;

une autre, en rouge, embrassait sa petite fille qui n'avait plus de mains, et lui soulevait alternativement les deux bras pour voir si elle ne voulait pas remuer. Une autre s'échappa dans la campagne, et les soldats la poursuivaient entre les meules, à l'horizon des champs de neige.

Sous l'auberge des IV fils Aymon, se voyait le tumulte d'un siège. Les habitants s'étaient barricadés, et les soldats tournaient autour de la maison sans pouvoir y pénétrer. Ils essayaient de grimper jusqu'à l'enseigne par les espaliers de la façade, lorsqu'ils aperçurent une échelle derrière la porte du jardin. Ils l'appliquèrent contre le mur et montèrent à la file. Mais l'aubergiste et toute sa famille leur lancèrent alors par les fenêtres, des tables, des chaises, des assiettes et des berceaux. L'échelle se renversa, et les soldats tombèrent.

Dans une cabane de planches, au bout du village, une autre bande trouva une paysanne qui lavait ses enfants dans une

cuve devant le feu. Etant vieille et presque sourde, elle ne les entendit pas entrer. Deux hommes prirent la cuve et l'emportèrent, et la femme ahurie les suivit avec les vêtements des petits qu'elle voulait habiller. Mais quand elle vit tout à coup sur le seuil, les taches de sang dans le village, les épées dans le verger, les berceaux renversés dans la rue, les femmes à genoux, et celles qui agitaient les bras autour des morts, elle se mit à crier formidablement, en frappant les soldats qui déposèrent la cuve pour se défendre. Le curé accourut aussi et les mains jointes sur sa chasuble, implora les Espagnols devant les enfants nus qui se lamentaient dans l'eau. Des soldats arrivèrent qui l'écartèrent et lièrent la paysanne folle à un arbre.

Le boucher avait caché sa petite fille, et, appuyé contre sa maison, regardait avec indifférence. Un lansquenet, et un de ceux qui avaient une armure, entrèrent chez lui, et découvrirent l'enfant dans un

chaudron de cuivre. Alors le boucher, désespéré, prit un de ses couteaux et les poursuivit dans la rue, mais une bande qui passait le désarma, et le pendit par les mains, aux crocs du mur, entre les bêtes écorchées, où il remua les jambes et la tête en blasphémant jusqu'au soir.

Du côté du cimetière, il y avait un grand rassemblement devant une longue ferme peinte en vert. L'homme pleurait à chaudes larmes sur le seuil ; comme il était très gros et de joyeuse figure, des soldats assis au soleil, contre la muraille, l'écoutaient avec attendrissement en caressant le chien. Mais celui qui entraînait l'enfant par la main, faisait des gestes pour dire : " Que voulez-vous ? ce n'est pas ma faute!"

Un paysan pourchassé, sauta dans une barque amarrée au pont de pierre, et s'éloigna sur l'étang avec sa femme et ses enfants. N'osant pas se risquer sur la glace, les soldats marchaient pleins de colère dans les roseaux. Ils montèrent sur les saules de



Illustration de George Minne, pour le Poème
"*Désirs d'Hiver*" (des "*Serres Chaudes*" de Maeterlinck)

la rive pour tâcher de les atteindre avec leurs lances, et n'y parvenant pas, ils menacèrent longtemps toute la famille épouvantée au milieu de l'eau.

Le verger cependant était toujours plein de monde, car c'est là que l'on tuait la plupart des enfants, devant l'homme à barbe blanche qui présidait au massacre. Les petits garçons et les petites filles qui marchaient déjà seuls s'y réunissaient aussi et regardaient curieusement mourir les autres, en mangeant les tartines de leur goûter, ou se groupaient autour du fou de la paroisse qui jouait de la flûte sur l'herbe.

Alors il y eut tout à coup un long mouvement dans le village. Les paysans couraient vers le château qui se trouve sur une hauteur de terre jaune, au bout de la rue. Ils avaient aperçu le seigneur penché sur les créneaux de sa tour, d'où il contemplait le massacre. Et les hommes, les femmes, les vieillards, les mains tendues, le suppliaient comme un roi dans le ciel, avec

son manteau de velours violet, et sa toque dorée. Mais lui, levait les bras, et haussait les épaules, pour marquer son impuissance, et comme il l'imploraient de plus en plus terriblement, la tête nue, agenouillés sur la neige, en poussant de grandes clameurs, il rentra lentement dans la tour, et les paysans n'eurent plus d'espoir.

Lorsque tous les enfants furent tués, les soldats fatigués essuyèrent leurs épées dans l'herbe, et soupèrent sous les poiriers. Ensuite les lansquenets montèrent en croupe, et ils quittèrent tous ensemble Nazareth par le pont de pierre, comme ils étaient venus.

Puis le soleil se coucha dans la forêt rouge qui changeait la couleur du village. Las de courir et de supplier, le curé s'était assis sur la neige devant l'église, et sa servante regardait près de lui. Ils voyaient la rue et le verger couverts de paysans en habits de fête, qui circulaient sur la place et le long des maisons. Des familles, l'en-

fant mort sur les genoux ou dans les bras, racontaient leur malheur avec étonnement devant les portes. D'autres le pleuraient encore où il était tombé, près d'un tonneau, sous une brouette, au bord d'une mare, ou l'emportaient silencieusement. Plusieurs lavaient déjà les bancs, les chaises, les tables, les chemises tachés de sang, et relevaient les berceaux jetés dans la rue. Mais presque toutes les mères se lamentaient sous les arbres, devant les morts étendus sur le gazon, et qu'elles reconnaissaient à leurs robes de laine. Ceux qui n'avaient pas d'enfants se promenaient sur la place et s'arrêtaient autour des groupes désolés. Les hommes qui ne pleuraient plus, poursuivaient avec les chiens, leurs bêtes échappées, ou réparaient leurs fenètres brisées et leurs toits entr'ouverts, tandis que le village devenait immobile aux clartés de la lune qui montait dans le ciel.

MOORIS MAETERLINCK.



BIBLIOGRAPHIE



ÉDITIONS FRANÇAISES.

AGLAVAINE ET SELYSETTE. in-12. Paris 1896.

ALLADINE ET PALOMIDES. L'Intérieur — La mort de Tintagiles. — in-16. Bruxelles 1894.

ANNABELLA ('Tis Pity she 's a Whore) drame en 5 actes de J. Ford traduit et adapté par Maurice Maeterlinck. in-18. Paris 1895.

LES AVEUGLES — L'INTRUSE. 1re édit. petit in-32. tiré à 150 expl. lors des débuts de l'auteur.

— — in-24 carré

— — in-16. Bruxelles 1890.

LES DISCIPLES A SAÏS ET LES FRAGMENTS DE NOVALIS. Traduits de l'Allemand et précédés d'une introduction in-12. Bruxelles 1895.

LE DOUBLE JARDIN in-12. Bruxelles 1904.

DOUZE CHANSONS, ill. par Charles Doudelet in-4° oblong. Paris, Gand, 1896.

JOYZELLE. Pièce en 5 actes in-18. Paris 1903.

MONNA VANNA, in-16. Paris 1902.

L'OISEAU BLEU, (sous presse.)

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES, de Ruysbroeck l'Admirable traduit du flamand et accompagné d'une Introduction, in-12. Bruxelles 1891.

— — 1900.

PELLÉAS ET MÉLISANDE in-12. Bruxelles 1892.

PRINCESSE MALEINE, petit in 4°. Gand 1889.

— — in-8°. carré, Gand 1890.

— — in-12. Bruxelles 1890.

LA SAGESSE ET LA DESTINÉE in-12. Paris 1898.

SEPT ESSAIS D'EMERSON, traduits par J. Will avec une Préface de M. Maeterlinck in-18. Bruxelles 1894.

SEPT PRINCESSES in-12. Bruxelles 1891.

SERRES CHAUDES 1re éd. in-8° carré de 100 p. Frontispice et culs-de-lampe par Georges Minne. Gand et Paris 1889.
— — nouv. éd. in-12. Bruxelles 1890.
— — suivies de quinze chansons in-12. Bruxelles 1900.

LE TEMPLE ENSEVELI in-12. Paris 1896.

LE TRÉSOR DES HUMBLES, in-12. Paris 1896.

LA VIE DES ABEILLES, in-18, Paris 1900.

THÉATRE, Tome I 1901 : La Princesse Maleine. — l'Intruse — les Aveugles.
— — Tome II 1902 : Pélléas et Mélisande. — Alladine et Palomides. — Intérieur. — La mort de Tintagiles.
— — Tome III 1901 : Aglavaine et Selysette. — Arianc et Barbe-bleue. — Sœur Béatrice.
— — avec une préface inédite de l'auteur, ill. de 10 composit. orgin. lithogr. par A. Donnay. 3 vols. Bruxelles 1902.

MARIE MADELEINE, drame philosophique, (sous presse.)

TRADUCTIONS ALLEMANDES.

AGLAVAINE U. SELYSETTE, übers. v.C. Funck-Brentano, herausgeg. v. Fr. v. Oppeln-Bronikowski. Leipzig 1900.

DER BEGRABENE TEMPEL, übers. v. Fr. v. Oppeln-Bronikowski. Leipzig 1902.

DIE BLINDEN, übers, v. L. v. Schlözer. München 1897.

DREI ALLTAGSDRAMEN : Der Eindringling. — Die Blinden. — Im Hause. Ubers. v. Fr. v. Oppeln-Bronikowski. Leipzig 1901.

DREI MYSTISCHE SPIELE : Die sieben Prinzessinnen, — Alladine und Palomides. — Der Tod des Tintagiles. Ubers v. Fr. v. Oppeln-Bronikowski. Leipzig 1900.

DER EINDRINGLING, übers. v. L. v. Schlözer. München 1897.

DER EINDRINGLING, übers v. R. Fischer. Wien 1892.

DER EINDRINGLING. DIE BLINDEN, übers. v. E. Solnig. Leipzig 1903.

JOYZELLE, übers v. Fr. v. Oppeln-Bronikowski. Leipzig 1903.
DAS LEBEN DER BIENEN, übers. v. Fr. v. Oppeln-Bronikowski. Leipzig 1901.
MONNA VANNA, übers v. Fr, v. Oppeln-Bronikowski. Leipzig 1903.
PELLEAS UND MELISANDE, übers v. Fr. v. Oppeln-Bronikowski. Leipzig 1903.
PELLEAS UND MELISANDE, übers v. G. Stockhausen, eingeleitet durch Essay von M. Harden. Berlin 1897.
PRINZESS MALEINE, übers v. G. Stockhausen. Berlin 1900.
PRINZESS MALEINE, übers. v. H. Hendrich. Berlin 1892.
DER SCHATZ DER ARMEN, übers. v. Fr. v. Oppeln-Bronikowski. Leipzig 1898.
DER TOD DES TINTAGILES. — DAHEIM (zwei kleine Dramen für Puppenspiel), übers. v. G. Stockhausen. Berlin 1899.
DER UNGEBETENE, übers. v. O. E. Hartleben. Berlin 1898.
WEISHEIT UND SCHICKSAL, übers. v. Fr. v. Oppeln-Bronikowski. Leipzig 1899.
DAS WUNDER DES HEILIGEN ANTONIUS, übers v. Fr. v. Oppeln-Bronikowski. Leipzig 1904.
ZWEI SINGSPIELE : Blaubart und Ariane. — Schwester Beatrix. Übers. v. Fr. v. Oppeln-Bronikowski. Leipzig 1901.

MAETERLINCK, Gesammelte Werke übersetzt von Friedrich v. Oppeln-Bronikowski.

I. DRAMATISCHE WERKE

Einzig autorisierte Bühnenausgabe

Band I PRINZESSIN MALEINE. Mit einer Vorrede und dem Bildnis des Verfassers.
Band II DREI ALLTAGSDRAMEN : Der Eindringling — Die Blinden. — Zu Hause.

Band III DREI MYSTISCHE SPIELE : Die sieben Prinzessinnen — Alladine und Palomides. — Der Tod des Tintagiles.

Band IV PELLEAS UND MELISANDE. Eingeleitet durch zwölf Lieder.

Band V AGLAVAINE UND SELYSETTE,

Band VI ZWEI SINGSPIELE : Blaubart und Ariane. — Schwester Beatrix.

Band VII MONNA VANNA.

Band VIII JOYZELLE.

Band IX DAS WUNDER DES HEILIGEN ANTONIUS.

II. PHILOSOPHISCHE WERKE.

Band I DER SCHATZ DER ARMEN.

Band II WEISHEIT UND SCHICKSAL.

Band III DAS LEBEN DER BIENEN.

Band IV DER BEGRABENE TEMPEL.

Band V DER DOPPELTE GARTEN.

EDITIONS ANGLAISES. [1]

PRINCESS MALEINE. Translated by Gérard Harry, W. Heinemann, 1890.

THE TREASURE OF THE HUMBLE. Ten Essays, with an Introduction by A.B. Walkley. March 1897.

WISDOM AND DESTINY. With an Introduction. October 1898.

THE LIFE OF THE BEE. May 1901.

THE BURIED TEMPLE. Five Essays. April 1902.

AGLAVAINE AND SELYSETTE. [2] A Drama in Five Acts, with an Introduction by J.W. Mackail. (see Footnote.)

1 Toutes les dates indiquées sont celles des premières éditions seulement ; bien d'autres tirages ont éte faits depuis.

2 The first edition of this work was issued by *Grant Richards*, London ; all the others are published by *George Allen and Sons*, London.

MONNA VANNA. A Drama in Three Acts. February 1904.

THOUGHTS FROM MAETERLINCK. April 1903.

THE DOUBLE GARDEN. Sixteen Essays. May 1904.

LIFE AND FLOWERS. Twelve Essays. March 1907.

MY DOG. With Six Illustrations in colours par G. Vernon Stokes. Sept. 1906.

OLD FASHIONED FLOWERS. With Six Illustrations in colours par G.S. Elgood. Nov. 1906.

JOYZELLE. A Drama in Five Acts. Nov. 1906.

BEATRICE, AND ARIANE AND BARBE-BLEUE. Two Plays. Nov. 1901.

ÉCRITS SUR MAETERLINCK.[1]

BAUNIER, A., La Poésie nouvelle. Paris 1903.

BEVER, AD. VAN, M. Maeterlinck. Paris 1904.

BEVER. A. VAN und P. LEAUTAUD, Poètes d'aujourd'hui 1880—1900. Paris 1900.

BRISSON, A., La comédie littéraire Paris 1895.

— Portraits intimes. Paris 1897.

COURTNEY, W.L., The Development of M. Maeterlinck etc. London 1904.

CRAWFORD,V.M., Studies in Foreign Literature. London 1899.

GILBERT, E., En marge de quelques pages. Paris 1900.

GOURMONT, R. de, Le livre des masques. Paris 1897.

HEINE, ANSELMA, Maeterlinck (Die Dichtung Bd. 33) Berlin 1905.

HORRENT, D., Ecrivains belges d'aujourd'hui Bruxelles 1904.

HURET, J., Enquête sur l'Evolution litt. Paris 1891.

JACOBS, M., Maeterlinck. Eine krit. Studie zur Einführung in seine Werke. Leipzig 1902.

LAZARE, B., Figures cont. Paris 1895.

3 Extrait de la Monographie en langue Allemande par Johannes Schlaf, *Bard-Marbuardt & Cie*, Berlin.

LEMAITRE, J., Impressions de théâtre VIII. Paris 1895.

LENEVEU, G., Ibsen et Maeterlinck. Paris 1902.

MEYER-BENFEY, H., Moderne Religion, Schleiermacher, Maeterlinck. Leipzig. 1902.

MIESSNER, W., Maeterlincks Werke, Eine literarpsyschol. Studie über die Neuromantik. Berlin 1904.

POPPENBERG, F., Maeterlinck (Moderne Essays 30). Berlin 1903.

RECOLIN, CHR., l'Anarchie littéraire. Paris 1898,

REGGIO, A., Au seuil de leur âme. Paris 1905.

SCHRYVER, I., Maeterlinck. Ein Studie. Amsterdam 1900.

SCHURÉ, ED., Précurseurs et Révoltés. Paris 1904.

SOUZA, R. de, La poésie populaire et le lyrisme sentimental. Paris 1899.

STEIGER, E., Das Werden d. neuen Dramas II : Von Hauptmann bis Maeterlinck. Berlin 1898,

SYMONS, A., The Symbolist movement in Literature. London 1900.

THOMPSON, V., French Portraits. Boston 1900,

VAN DYK, Maurice Maeterlinck. Ein Studie. Nimwegen 1897.

WALKLEY, A.B., Frames of Mind. London 1899.

Ferner : Zahlreiche Studien in deutschen, holl., französichen und englischen Zeitschriften. Darunter vornehmlich :

LEO BERG, Maeterlinck, Umschau 1898, No 32f.; ARTHUR DREWS, Maurice Maeterlinck als philosoph, Preussische Jahrbücher, Band 99, Heft 12; ANNA ETTLINGER, Maurice Maeterlinck, Beilage zur Allgemeinen Zeitung 1901, No 155f; VAN OPPELN-BRONIKOWSKI, Maurice Maeterlinck, Bühne und Welt, vom. 1. und 15 November 1902 ; GUSTAV ZIELER, Maurice Maeterlinck, Velhagen & Klasings Monatshefte, August 1902 ; ANNA VON HARTMANN (die Schwester Eduards von Hartmann), Maurice Maeterlinck, Deutsche Rundschau, Januar 1903; VON OPPELN-BRONIKOWSKI, Wie Maeterlinck arbeitet, Berliner Tageblatt vom 19 Februar 1904. O UZANNE, La Thébaide de M. Maeterlinck (Echo de Paris 7/9 1902). L. DESCHAMPS, M. Maeterlinck, La Plume 15/11 1890). MIRBEAU, M. Maeterlinck (Figaro

24/8 1890). MAUCLAIR, M. Maeterlinck (Les Hommes d'Aujourd'hui No. 434, Revue encyclop.) etc. GERARD HARRY, O beata solitudo ! l'autre gîte de l'Oiseau bleu. (Voir page 21 du présent ouvrage).

Ausserdem Hunderte von Rezensionen, Theaterkritiken usw., aus denen folgenden hervorgehoben seien : ARTHUR DREWS, Das Leben der Bienen, Band 107, Heft 3, Der begrabene Tempel, Preussische Jahrbücher, Band 110, Heft 1; FELIX HOLLANDER, Literarisches Echo, Oktober 1902, über verschiedene Werke; ALBERTA VON PUTTKAMER, Monna Vanna und der künstlerisch-philosophische Werdegang Maeterlincks, Beilage zur Allgemeinen Zeitung, 1902, No. 236f.; HELENE RICHTER, Das Urbild der Monna Vanna, Neue Freie Presse, vom 29 April 1904 ; VON OPPELN-BRONIKOWSKI, Die Quellen von Monna Vanna, Nationalzeitung Sonntagsbeil. 44 von 1904, GABRIELE REUTER, Rhodope und Monna Vanna, Tag, vom 5. April 1903; VAN OPPELN-BRONIKOWSKI, Maeterlincks neueste Werke, Nationalzeitung, vom 19 und 21 Juli 1904. MAETERLINCK ALS DICHTER DER NEUEN FRAU von Dr. phil. Hélène Stocker, Westermann's Monatshefte, Dez. 1907.



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX HUIT
AVRIL MIL NEUF CENT NEUF
PAR LA "ST. CATHERINE PRESS LTD."
(ED. VERBEKE & CO.) CANAL, PORTE
STE. CATHERINE, BRUGES, BELGIQUE

